*NOUVELLE ÉDITION*

# LA DERNIÈRE
# CONQUÊTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. ROSIER, J. B.




Prix : 2 fr 25

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPERA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
MDCCCLXXV

# LA DERNIÈRE CONQUÊTE

COMÉDIE, MÊLÉE DE CHANT, EN DEUX ACTES,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 7 DÉCEMBRE 1847.

---

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE BARON DE VIREFEUILLE (42 ans.)............... M. LAFONT.
LE CHEVALIER DE CHARLEMONT (25 ans.)........ M. LABA.
HÉLÈNE, veuve (26 ans.)................................... Mme. MARQUET.
LAURE (14 ans au premier acte, au second 16 ans.).. Mme. VIRGINIE.
FLORINE, suivante de Laure (20 ans.).................. Mme. POTEL.

---

Sous Louis XV.

---

# ACTE I.

Un salon : portes au fond ; cheminée à gauche, premier plan ; cette cheminée a une glace. — Porte au second plan ; fenêtre à droite, table et ce qu'il faut pour écrire, du même côté.

---

## SCÈNE I. *

FLORINE, *à la fenêtre, très-vivement.*

Celui-là est manqué !... Tenez, tenez, Mademoiselle, un blanc, tout blanc ! sur le chapeau de M. le chevalier ! (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! elle n'a pas manqué le chapeau... Comme elle s'amuse !... je n'ai pas le cœur de lui dire que sa cousine la demande.

## SCÈNE II.

LE BARON, FLORINE.

FLORINE, *revenant à la fenêtre.*

Tenez, tenez ! un bleu, tout bleu... non, pas là, à votre gauche... sur ce genêt d'Espagne... Elle y met trop de feu !... Doucement, doucement, bien doucement !... attrapé !

LE BARON *a déposé son chapeau à gauche, puis s'est avancé en tapinois quand Florine disait : Doucement, et l'a embrassée au moment précis où elle a dit : Attrapé !*

Bonjour, Florine !

FLORINE.

J'en étais sûre ! monsieur le baron m'embrasse toujours avant de me parler !

LE BARON.

C'est une manière de m'annoncer, de frapper à ta porte... de dire : Peut-on entrer ?... Que regardais-tu là ?...

FLORINE.

Mlle Laure, votre nièce, et M. le chevalier, qui donnent la chasse aux papillons.

LE BARON, *exhibant une longue-vue et regardant.*

Ah ! ah ! voyons !

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier inscrit occupe la gauche du spectateur.

FLORINE.

Comment, monsieur le baron? un pareil outil, déjà?...

LE BARON.

Déjà? oui; tu as raison, ma vue s'est un peu affaiblie avant l'âge; car je suis jeune encore, mais j'ai tant passé de nuits à étudier!...

FLORINE, *finement.*

Les astres?...

LE BARON, *souriant.*

Oui, les astres; c'est ainsi qu'on les appelle quelquefois, ça leur fait plaisir.

FLORINE, *regardant.*

Sont-ils gentils tous les deux; votre nièce surtout. Que de naïveté, de grâce, d'esprit!

LE BARON.

C'est moi qui l'ai élevée... elle me doit tout ça!

FLORINE.

L'esprit, c'est possible, mais la naïveté!...

LE BARON.

Tu ne me trouves pas naïf?...

FLORINE.

Enfin, c'est une charmante enfant.

LE BARON.

Oui, et qui promet à quatorze ans ce qu'elle sera à seize, à l'époque de son mariage!

FLORINE.

Dont elle ne se doute pas. Elle ignore qu'elle joue en ce moment avec son seigneur et maître! Mais est-il bien sûr, monsieur le baron, que ce mariage ait lieu?

LE BARON.

Probablement. C'est un projet formé entre moi et l'oncle du chevalier, avant sa mort; et c'est pourquoi, il y a deux ans, le jeune homme est venu ici, près de Laure, pour étudier son cœur, et se déclarer seulement quand elle aura seize ans, et sera capable de le comprendre.

FLORINE.

Oh! nous comprenons avant cet âge, monsieur le baron! moi, je comprenais à quinze ans.

LE BARON, *lui touchant le menton.*

Oui, tu es une fille très-avancée, ça se voit.

FLORINE.

Mais, franchement, je ne crois pas à ce mariage!

LE BARON.

Et, qu'est-ce qui te fait penser...

FLORINE.

Le chevalier ne me paraît pas fort épris de votre nièce; je le

trouve soucieux, préoccupé; c'est souvent par pure complaisance qu'il se prête à ses jeux.... (*Désignant la fenêtre.*) Et, tenez, regardez, le voilà qui rêve !...

LE BARON.

Raison de plus! il aime Laure; il rêve à son bonheur! mais, dis-moi, Florine, si nous parlions un peu du mien?...

FLORINE.

Volontiers, monsieur le baron.

LE BARON, *les mains derrière le dos.*

Eh bien?

FLORINE, *feignant de ne pas comprendre.*

Plait-il?

LE BARON.

Ou en sommes-nous?

FLORINE, *de même.*

De quoi?

LE BARON.

Tu es bien distraite !

FLORINE.

Et vous bien oublieux !

LE BARON.

C'est juste ! si tu es fâchée que je t'embrasse avant que je te parle, tu es bien aise que je te paye avant de me parler. (*Il fouille dans la poche de sa veste.*)

FLORINE.

J'ai besoin d'argent ! je fais des économies, c'est pour ma dot !

LE BARON.

Avec ce minois-là, est-ce que tu ne pourrais pas t'en passer?...

FLORINE.

Oh ! du tout, monsieur le baron ! les maris ne se donnent plus à présent ! ils s'achètent.

LE BARON.

Mais on ne doit pas les payer bien cher... ils valent toujours si peu... Enfin voilà ! (*Il lui donne un écu.*) Tu dis donc qu'Hélène, ma belle cousine?...

FLORINE.

Depuis deux ans que madame est veuve, je l'entretiens, tous les jours de votre esprit, de vos bonnes façons, de vos vertus. (*Riant.*) Je lui parle de vos vertus, de vos vertus naissantes !

LE BARON.

Que veux-tu dire avec mes vertus naissantes?

FLORINE.

Puisqu'elles n'ont que deux mois de date .. enfin il faut bien que vous ayiez quelque chose de neuf à offrir à madame !

LE BARON.

Et tu trouves qu'il n'y a que mes vertus qui remplissent bien cette condition ?

FLORINE.

A peu près !

LE BARON.

Florine, tu es une impertinente... si j'ai dit adieu, il y a deux mois, aux folles amours et aux galantes aventures, ce n'est pas que l'âge ait glacé mon cœur et m'ait ordonné la retraite... je n'ai jamais été plus dispos, plus vivant et plus jeune !

FLORINE.

Votre extrait de naissance porte quarante-deux ans.

LE BARON, *avec fatuité et légèreté.*

Il se trompe, il exagère, il radote...

FLORINE.

Enfin, c'est écrit sur le registre !

LE BARON.

Mais pas sur ma personne, voilà l'essentiel... je n'ai au fond, vois-tu bien, que vingt-cinq ans... mettons-en trente !...

FLORINE.

Bah ! nous pouvons aller jusqu'à trente-cinq !

LE BARON.

Je veux bien ! tout au plus... et encore c'est pour t'être agréable... non, Florine, si j'ai renoncé au plaisir, c'est que je cherche le bonheur, et que je dois rester fidèle à la femme de qui je l'espère.

FLORINE.

Fidèle en m'embrassant !

LE BARON.

Oh ! rarement !

FLORINE.

Parce que je ne m'y prête pas ; sans ça, vous m'embrasseriez toujours.

LE BARON.

Alors, tu vois bien que je n'ai pas vieilli ?

FLORINE, *avec un sourire admiratif.*

Au fait, c'est vrai, vous êtes encore un beau brin d'homme, et tout-à-l'heure, je le disais à votre cousine Hélène, en lui étalant toutes vos perfections !

LE BARON.

Et penses-tu qu'enfin je puisse rompre le silence et déclarer mes sentiments ?

FLORINE.

Pas encore, monsieur le baron, attendez quelques jours, je vous avertirai.

LE BARON.

Florine, me sers-tu loyalement? m'en donnes-tu pour mon argent? ne favorises-tu pas les projets de quelqu'amant mystérieux... de quelque... de quelqu'autre jeune homme?...

FLORINE, *souriant.*

Du tout, monsieur le baron! j'ai de la conscience... et puis, il est de mon intérêt que vous épousiez madame. Un tout jeune mari n'est pas bon pour une suivante! il ne laisse pas de chance aux amants, tandis qu'un mari moins jeune, ça permet l'espoir à bien du monde; on cherche à gagner la suivante, et ses gages en sont doublés.

LE BARON.

C'est-à-dire que mon mariage serait pour toi comme une place d'octroi à la barrière, où tu ferais payer tous les contrebandiers qui voudraient passer?

FLORINE, *souriant.*

Oui, monsieur le baron! mais en vous avertissant... afin d'être payée aussi par vous

LE BARON.

C'est çà! tu ferais d'un sac deux moutures.

FLORINE.

Il faut que tout le monde vive, monsieur le baron!

LE BARON.

C'est juste! (*A part.*) Mon mariage fait, je te mets à la porte!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LAURE, LE CHEVALIER, *Laure, dans le jardin, où on la voit par la porte du fond, suivie du chevalier. Elle donne la chasse à un papillon.* *

LAURE, *en dehors.*

AIR : *Quadrille de la polka d'Auvergne.*

Papillon,
Mon mignon,
Vole, vole, il faudra bien te rendre!
Si coquet,
Si fluet, (*Elle entre en scène*)
Tu viendras enfin dans mon filet.

(*Laure donne un coup de son instrument au baron.*)

LE BARON.

Ah! çà, est-ce que tu me prends pour un papillon?

* Le chevalier, le baron, Laure, Florine.

LAURE.

Ah ! pardon, mon oncle !

LE BARON, *à Laure, qui l'embrasse.*

Eh bien ! mon enfant, as-tu fait bonne chasse ?

LAURE, *son engin à la main.*

Du tout !... et c'est la faute du chevalier !

LE CHEVALIER, *rêveur jusque-là.*

Ma faute ?...

LAURE, *au baron.*

Sans doute ! je lui dis d'aller me rabattre le gibier, il me dit qu'il y va, et puis, je le trouve dans une allée solitaire, rêvant et soupirant.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

C'est que je suis fatigué !

LAURE, *au baron.*

La belle raison, fatigué !

LE BARON.

Est-ce qu'on est fatigué ?

LAURE, *au chevalier.*

A votre âge !... monsieur le baron court mieux que vous.

LE BARON.

Et en lui donnant beaucoup d'avance encore.

FLORINE.

Mademoiselle, votre cousine vous a fait appeler.

LE BARON.

C'est ça, va la rejoindre et demande-lui audience pour moi.

LAURE, *passant à la droite du baron.*

J'y vais ! (*au chevalier*) chevalier à tout-à-l'heure. Je vous retiens pour une partie de volant.

LE CHEVALIER, *distrait et rêveur.*

Merci, le volant ne m'amuse pas !

FLORINE.

Le volant ne vous amuse pas !

LAURE, *au baron.*

Le volant ne l'amuse pas !

LE BARON, *au chevalier.*

Le volant ne t'amuse pas ! Ah ! ça tu deviens donc tout-à-fait misanthrope ?

LE CHEVALIER.

Je ne puis jamais aller jusqu'à cent.

LAURE.

Et dire qu'avec vous, mon oncle, la dernière fois, nous sommes allés jusqu'à cinq cents.

LE BARON.

La prochaine fois, nous pousserons jusqu'à mille.

LAURE, *sautant de joie.*

C'est ça qui sera gentil ! Ça va nous attirer des curieux.

LE BARON.

Oui, nous ferons sensation ; nous ferons même recette, si ça nous plaît.

LAURE, *s'élançant pour l'embrasser.*

Voilà un bijou d'oncle !

LE BARON, *la baise au front.*

ENSEMBLE.

Papillon,
Mon / Son } mignon,
Vole, vole, il faudra bien te rendre !
Si coquet,
Si fluet,
Tu viendras enfin dans son / mon } filet.

(*Laure entre à gauche, Florine sort par le fond à droite.*)

## SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LE BARON.

(*Ils se promènent tous les deux très-préoccupés.*)

LE BARON, *à part.*

Quoi qu'en dise Florine, je veux me déclarer aujourd'hui même. Un autre n'aurait qu'à prendre les devants et alors...

LE CHEVALIER, *à part.*

Il faut qu'aujourd'hui même, elle se prononce, il y a assez longtemps que j'ai déclaré mon amour.

LE BARON, *à part.*

Si je faisais sonder Hélène par le chevalier ? il doit être mon neveu et à ce titre, il ne peut que s'intéresser à ce qui me touche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Si je consultais le baron ? Il est expérimenté ; et puis, il faut bien qu'il sache tôt ou tard que je n'aime pas sa nièce !

LE BARON, *à part.*

Ma foi, oui ! C'est une inspiration !

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma foi, oui ! C'est une bonne idée !

LE BARON, *allant au chevalier, haut.*

Chevalier?

LE CHEVALIER.

Baron?

LE BARON.

Me rendrais-tu un service?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Un service? d'autant plus volontiers que j'en ai un à te demander

LE BARON.

Comme c'est heureux !

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il ?

LE BARON.

D'une affaire très-délicate !

LE CHEVALIER.

C'est comme moi !

LE BARON.

Qui demande du tact, de l'adresse.

LE CHEVALIER.

C'est comme moi, tu vas en juger !

LE BARON.

Tu vas voir !

LE CHEVALIER.

Je dois d'abord te dire que c'est un secret !

LE BARON.

Il faut d'abord que tu saches que c'est un mystère.

LE CHEVALIER.

Dont je n'ai parlé à personne.

LE BARON.

Que j'ai gardé, là, dans mon cœur!

LE CHEVALIER.

Mais il faut que je prenne un parti !

LE BARON.

Il est temps que je me décide !

LE CHEVALIER.

Et quand on a sous sa main un bon conseiller...

LE BARON.

Quand on a le bonheur de posséder un ami... (*Ils se touchent la main.*)

LE CHEVALIER.

Voici le fait!

LE BARON.

Voilà la chose!

LE CHEVALIER, *mystérieux.*

Je suis amoureux... amoureux d'Hélène.

LE BARON, *déconfit, à part.*

Je suis flambé! (*Haut.*) Ah ça, mais, et notre projet de te marier avec Laure?

LE CHEVALIER.

Oh! ce n'est qu'une enfant!

LE BARON.

Pourquoi n'attends-tu pas qu'elle soit une femme?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, baron, on n'est pas maître de son cœur! Le mien a parlé pour une autre avant que Laure ait accompli sa seizième année, et j'ai cru devoir te le dire; mais, du moment que ça paraît te contrarier si fort... (*Il va chercher son chapeau.*)

LE BARON, *à part.*

Il faut pourtant que je sache où il en est avec Hélène! (*Haut.*) Pardon, chevalier, c'est un regret fugitif pour ma nièce, et, au fait, tu mérites bien que je te regrette. Mais, comme tu disais, on n'est pas maître de son cœur! Ainsi, c'est fini... n'en parlons plus.

LE CHEVALIER.

Vrai? tu n'es pas trop contrarié?

LE BARON.

Du tout... ça se voit bien! (*Il dissimule une grimace.*) Il n'y a qu'à me regarder.

LE CHEVALIER.

Eh bien! donc, j'aime, j'adore Hélène!

LE BARON.

Depuis longtemps?

LE CHEVALIER.

Depuis deux ans; depuis le jour de la mort de son mari.

LE BARON, *à part.*

C'est étonnant comme les remplaçants se présentent vite. (*Haut.*) Et tu ne t'es pas encore déclaré?

LE CHEVALIER.

Si! le lendemain.

LE BARON, *à part.*

Il n'a pas perdu de temps. (*Haut.*) Et que t'a-t-elle répondu?

LE CHEVALIER.

Elle m'a imposé silence.

LE BARON.

C'est qu'aussi tu es allé trop vite.

LE CHEVALIER.

Mais enfin, trois mois après, j'ai obtenu un aveu.

LE BARON.

Un aveu complet ?

LE CHEVALIER.

Complet !

LE BARON, *avec humeur.*

Eh bien ! alors, que viens-tu me consulter ?... quels conseils ai-je à te donner, puisque tout est arrangé, décidé, puisque ça va tout seul ? (*Il va reprendre son chapeau.*)

LE CHEVALIER.

Mais non, ça ne va pas tout seul !

LE BARON, *revenant.*

Ah !

LE CHEVALIER.

Il y a des anicroches.

LE BARON.

Oh ! tant pis. (*A part.*) Oh ! tant mieux !

LE CHEVALIER.

Hélène m'aime, du moins à ce qu'elle dit ; mais ses ajournements, les retards qu'elle met à notre mariage sont en contradiction avec les aveux de son amour.

LE BARON.

Ah ! elle ne veut pas t'épouser tout de suite ?

LE CHEVALIER.

Oui, elle me dit toujours d'attendre. Pourquoi ? je n'en sais rien ; elle ne veut pas me l'expliquer. Mais, tu comprends, ça m'agite, moi, ça me tourmente ; je ne vis plus... je meurs.

LE BARON.

Naturellement, quand on ne vit plus, on meurt.

LE CHEVALIER.

J'ai la fièvre, je perds l'appétit, je ne dors pas, je fais des rêves affreux !

LE BARON.

Comment fais-tu donc pour rêver, si tu ne dors pas ?

LE CHEVALIER.

C'est une manière de parler.

LE BARON.

Oui, tu dors très-peu.

LE CHEVALIER.

Bref, mon ami, les choses ne peuvent pas rester sur ce pied-là, et je voulais te consulter... Que faut-il que je fasse ?

LE BARON.

C'est embarrassant !

LE CHEVALIER.

Pour moi, qui n'ai pas d'expérience, oui ; mais pour toi, qui as dû te trouver dans toute espèce de cas ?...

LE BARON.

Mais non, celui-ci ne s'est pas présenté ; les femmes ne m'ont jamais fait attendre !

LE CHEVALIER, *pressant.*

Oh ! non ; voyons, cherche dans ta mémoire, et tu trouveras... oui... j'en suis sûr.

LE BARON.

Veux-tu que je te parle franchement ?

LE CHEVALIER, *charmé.*

Ah ! tu vois bien que tu as trouvé quelque chose.

LE BARON.

Oui.

LE CHEVALIER.

Et c'est ?

LE BARON.

C'est d'attendre, de patienter. Il faut avoir beaucoup de patience avec les femmes !

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'est là ton conseil ?

LE BARON.

Oui.

LE CHEVALIER.

Tu n'en as pas d'autre ?

LE BARON.

C'est le meilleur.

LE CHEVALIER.

Alors, je suivrai mon idée !

LE BARON.

Ah ! tu as une idée ?

LE CHEVALIER.

Non !... tu ne comprendrais pas... dès aujourd'hui, je lui mets le parti en main... j'ai mon projet... je brusque tout !...

LE BARON, *à part.*

Diable ! diable !... (*Haut.*) C'est peut-être une imprudence, et si tu veux me communiquer...

LE CHEVALIER.

Non, non ; je cours au ministère de la guerre.

LE BARON.

Quoi ! tu vas à la guerre pour une affaire d'amour ?

LE CHEVALIER.

Oui, quand ce sera fait, je te le dirai... Ah ! que tu es heureux,

baron, d'être tranquille, de ne plus éprouver ces tourments, ces agitations, d'être en retraite, d'être à la réforme. (*Il sort vivement*,)

LE BARON, *seul un moment, mettant son chapeau bravement.*

Ah! je suis en retraite! ah! je suis à la réforme! eh bien, jeune étourdi, je te prouverai...

LE CHEVALIER, *revenant.*

Pardon, baron! tu avais une confidence à me faire, et je te laisse là; mais tu m'excuses.. je suis si pressé, si impatient, ah! baron que je porte envie à ton indifférence, à ta froideur! et qu'il me tarde d'être vieux et rouillé comme toi. (*Il sort.*)

## SCÈNE V.

LE BARON, *colère.*

Ah! je suis vieux! ah! je suis rouillé! et il revient sur ses pas exprès pour me dire ça! eh bien, mordienne, nous allons voir! Le diable, c'est que j'ignore son projet et que je ne puis le contreminer. Quoi qu'il en soit, je sais qu'il veut aller vite et je n'ai pas de temps à perdre.

AIR : *Du baiser au porteur.*

Jeune conscrit dans l'amoureuse guerre,
Tu ne sais pas, imprudent chevalier,
A quel rival tu peux avoir affaire.
C'est un galant et valeureux routier
Qui n'a jamais négligé son métier.
Dieu des amours, encor cette victoire,
C'est la dernière et je veux l'obtenir,
Car ma carrière est trop pleine de gloire,
Pour qu'un revers doive ici la ternir.

## SCÈNE VI.

HÉLÈNE, LE BARON.

HÉLÈNE, *venant de la gauche.*

Baron, vous désirez me parler?

LE BARON.

Oui, belle cousine, de ma nièce et de moi.

HÉLÈNE, *souriant.*

Impossible d'appeler mon attention sur deux personnes que j'aime davantage.

LE BARON, *à part.*

Si ce n'est une troisième dont on ne parle pas.

HÉLÈNE.

Vous voulez donc, baron?...

LE BARON.

Vous consulter sur le mariage de Laure...

HÉLÈNE.

C'est bientôt!

LE BARON.

Et sur un mariage pour moi.

HÉLÈNE.

C'est bien ta... (*se retenant.*)

LE BARON, *à part, contrarié.*

Ça ne commence pas bien.

HÉLÈNE.

Ah! vous voulez vous marier?

LE BARON.

Oui, belle cousine; mais procédons par ordre: Laure, d'abord... ne pensez-vous pas qu'il serait temps de lui faire savoir qu'elle est destinée au chevalier?

HÉLÈNE, *vivement*

Ce n'est pas mon avis.

LE BARON.

Laure promet d'être une femme parfaite, et le chevalier est...

HÉLÈNE, *s'oubliant, vivement.*

Oh! charmant! (*Elle veut se reprendre.*)

LE BARON.

N'est-ce pas? j'étais bien sûr que vous étiez de mon avis sur ce point.

HÉLÈNE, *voulant se reprendre.*

Quand je dis charmant!...

LE BARON.

Eh bien! oui, quand vous dites: charmant, vous dites: charmant, pas autre chose.

HÉLÈNE, *s'exécutant.*

Eh bien! oui; pourquoi dissimuler? ne faut-il pas qu'un jour ou l'autre, vous sachiez ce qui se passe?... d'autant plus que j'ai à vous consulter là-dessus.

LE BARON, *à part.*

C'est la journée aux consultations, à ce qu'il paraît (*haut*) Voyons.

HÉLÈNE.

Vous ne me croyez pas capable, n'est-ce pas, baron, de dérober un cœur qui appartiendrait à une autre?

LE BARON.

Non... quoiqu'en général les femmes jouent ce jeu-là avec beaucoup de talent et de satisfaction!

HÉLÈNE.

Le cœur du chevalier était libre, il me l'a offert, et...

LE BARON.

Il vous a demandé le vôtre; vous avez échangé, ou plutôt vous avez mis les deux en un, comme on dit... vous vous êtes juré amour pour la vie, comme on croit... et vous voulez vous marier, comme on fait.

HÉLÈNE.

Oui, baron; et c'est précisément sur mon mariage avec le chevalier que je veux vous demander conseil.

LE BARON, *à part.*

Elle s'adresse parfaitement bien!

HÉLÈNE.

J'ai fait, vous le savez, une cruelle expérience avec le vicomte de Montalban.

LE BARON.

Oui, défunt votre mari? (*avec intention.*) Il était trop jeune, n'est-ce pas?

HÉLÈNE, *vivement.*

Oh! non, ce n'est pas un inconvénient; au contraire. Parce que, vous comprenez, un vieux mari...

LE BARON.

Sans doute, si on épouse un Mathusalem! mais un mari... un brave homme de mari... entre deux âges... de trente-cinq à quaran...

HÉLÈNE, *l'interrompant.*

C'est bien équivoque! non... l'inconvénient... c'est que le vicomte de Montalban...

LE BARON, *vivement.*

N'avait pas d'esprit, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Ce n'est pas là un inconvénient non plus, au contraire... un mari qui a trop d'esprit veut dominer, et...

LE BARON, *à part*

Ah! ça, je n'aurai donc rien à lui offrir?...

HÉLÈNE.

Non, ce qui a fait mon malheur, c'est son indifférence, trois mois après le mariage!

LE BARON, *galant.*

Trois mois! quand l'éternité ne doit pas être assez longue pour épuiser un amour inspiré par vous!

HÉLÈNE.

C'est bien ce que me dit le chevalier!

LE BARON, *à part.*

Nous disons tous la même chose!

HÉLÈNE.

Et c'est même ce que m'avait dit mon mari, en m'offrant son cœur et sa main.

LE BARON.

Ces jeunes gens, ça promet, ça promet, et ça ne tient pas, tandis que... de trente-cinq à quaran...

HÉLÈNE, *l'interrompant.*

Je fis la folie... j'étais si ignorante, d'accepter l'un et l'autre à l'instant, sans m'assurer de sa constance, sans lui faire subir l'épreuve d'une longue attente.

LE BARON.

Il est vrai qu'on se lasse vite d'un bonheur trop vite obtenu !...

HÉLÈNE.

Eh bien ! mon ami, voilà ce que je crains avec le chevalier !

LE BARON.

Le faites-vous attendre depuis longtemps ?

HÉLÈNE.

Depuis deux ans.

LE BARON.

Ce n'est pas assez !

HÉLÈNE.

Le terrible, c'est qu'il me tourmente, il me persécute, il me fait peur ; il dit qu'il partira, qu'il se tuera.

LE BARON, *froid.*

Est-ce qu'on se tue ?

HÉLÈNE, *vivacité croissante.*

Pour la femme qu'on aime, oui ! il en est capable.

LE BARON, *froid.*

Il vous le dit !

HÉLÈNE.

Et il est sincère !

LE BARON, *froid.*

Alors, il le pense, mais il se trompe !

HÉLÈNE.

Je vous assure, baron, qu'il en est capable !

LE BARON, *froid.*

C'est une erreur !

HÉLÈNE, *qui s'est montée.*

Je vous dis que si !

LE BARON, *froid.*

Je vous dis que non !

HÉLÈNE, *dépitée, passant à la gauche du baron.*

Ah ! vous ne comprenez pas ça, vous, qui n'avez jamais aimé.

LE BARON, *flegmatique.*

Moi? j'ai aimé plus que personne.

HÉLÈNE, *dépitée.*

Oui! plusieurs femmes à la fois; c'est odieux, c'est affreux. Aussi, vous ne vous êtes pas marié!

LE BARON.

Non, pas encore!

HÉLÈNE, *dépitée.*

Quelle femme, du reste, voudrait de vous? un mauvais sujet.

LE BARON, *à part.*

Allons, bon! (*haut.*) Oh! mais je me suis rangé!

HÉLÈNE, *dépitée.*

Il est bien temps, ma foi! (*se calmant.*) Mais revenons, je vous prie, je me suis emportée, j'ai eu tort! revenons... vous pensez donc que deux années d'attente, ce n'est pas assez?...

LE BARON.

Moi, à votre place, je le ferai attendre encore deux ans.

HÉLÈNE.

Cela ferait quatre ans! on n'a jamais vu...

LE BARON.

Comment, on n'a jamais vu!... Voyez les dames d'autrefois, avant d'agréer l'hommage de leurs chevaliers, elles leur faisaient subir de longues et dures épreuves; elles les envoyaient terrasser des géants féroces, qui infestaient un pays; ou délivrer des femmes captives sous des tuteurs barbares, ou bien encore batailler contre les infidèles. Puis, au bout de cinq, dix, quinze, vingt ans même, quand ils revenaient, noblement fatigués, harrassés, éclopés, elles les épousaient, (*à part*) de sorte que la chambre nuptiale était comme un petit hôtel royal des Invalides.

HÉLÈNE.

Oui, mais aujourd'hui il n'y a plus de géants.

LE BARON.

C'est vrai, notre espèce se rabougrit.

HÉLÈNE.

Il n'y a plus de femmes esclaves!

LE BARON.

C'est vrai, aujourd'hui les femmes sont très-libres; mais il y a toujours des infidèles, et, à votre place, moi, j'enverrais le chevalier passer deux ans en Palestine.

HÉLÈNE.

Vous raillez, baron?

LE BARON.

Du tout! J'enverrais du moins le chevalier promener...

HÉLÈNE.

Eh?

LE BARON.

Je veux dire : voyager! et si au bout du temps marqué, il revenait toujours épris... alors...

HÉLÈNE, *rêvant.*

Oui, peut-être bien ! du reste, je verrai... je réfléchirai... (*Souriant.*) Mais voilà bien longtemps que je vous parle de mes projets de mariage, et j'oublie que vous aussi, vous avez l'intention... (*Elle va s'asseoir près de la table.*)

LE BARON.

J'ai tout ce qu'il faut, excepté le consentement de la dame.

HÉLÈNE.

Elle vous fait attendre aussi?...

LE BARON.

Non ! c'est moi qui attends. Je ne me suis pas encore déclaré.

HÉLÈNE.

Est-ce que je la connais?

LE BARON.

Beaucoup!

HÉLÈNE.

Eh bien ! si vous voulez me faire vos confidences, je parlerai pour vous... est-elle instruite de votre passé?...

LE BARON.

Un peu.

HÉLÈNE.

Tant pis ! cela peut vous nuire.

LE BARON.

Au contraire, si la dame veut y songer.

HÉLÈNE.

Comment, au contraire?...

LE BARON.

Certainement! Les hommes, chère cousine, doivent être mauvais sujets tôt ou tard, c'est indispensable, c'est de première nécessité, de sorte que lorsqu'un homme a le malheur de commencer par la sagesse, il finit par la folie ; et qu'au contraire, quand il a eu l'avantage de commencer par la folie, il finit...

HÉLÈNE.

Il y a du vrai dans ce que vous dites.

LE BARON.

Il n'y a même que cela qui soit vrai. Voyez défunt votre mari : Il avait commencé par la fidélité et il finit par l'inconstance. Le cœur qu'il vous offrit ne s'était jamais donné à une autre, absolument comme le chevalier, et trois mois après... Non, voyez-vous, c'est terrible de mal commencer.

HÉLÈNE.

Je puis dire alors à la dame, quand vous me l'aurez fait connaître, qu'elle peut compter sur une constance...

LE BARON.

De parfait honnête homme !

HÉLÈNE.

Sur une loyauté?

LE BARON.

De vrai chevalier !...

HÉLÈNE.

Sur une assiduité...

LE BARON, *souriant.*

De chien fidèle!

HÉLÈNE.

C'est bien!

LE BARON.

A quoi vous ajouterez, s'il vous plaît, que je suis en passe de bien établir mon héritier, mes héritiers...

HÉLÈNE, *souriant.*

S'il en vient.

LE BARON.

Il en viendra ! gardez-vous d'en douter.

HÉLÈNE, *se levant.*

Quel âge avez-vous, baron ?

LE BARON.

Celui que vous me donnerez.

HÉLÈNE.

Quaran...

LE BARON, *vivement.*

Juste !

HÉLÈNE.

Eh bien ! faites-moi connaître...

LE BARON.

Prenez mon bras !

HÉLÈNE, *prenant son bras.*

Vous allez me présenter à elle ?

LE BARON, *s'acheminant lentement avec elle, vers la cheminée.*

Oui, et si vous ne dites pas, comme moi, que c'est la plus jolie et la plus gracieuse femme de Paris...

HÉLÈNE.

Ah ! voilà qui n'est pas galant pour moi, par exemple.

LE BARON.

Je maintiens ce que j'ai dit.

HÉLÈNE.

Prenons-nous votre carrosse où le mien?..

LE BARON.

Ni l'un ni l'autre.

HÉLÈNE.

Ce n'est donc pas loin ?

LE BARON.

C'est tout près !

HÉLÈNE.

Une voisine?

LE BARON.

Tout ce qu'il y a de plus voisin !

HÉLÈNE.

Le sournois! et je n'ai rien aperçu !

LE BARON.

C'est que vous n'avez pas bien regardé!

HÉLÈNE.

Enfin, je vais la voir?

LE BARON.

A l'instant.

HÉLÈNE.

Ah ! ça, mais baron, où me conduisez-vous?

LE BARON.

En face d'elle !

HÉLÈNE.

Allons-nous passer par la cheminée?

LE BARON.

Marchons toujours.

HÉLÈNE, *devant la cheminée.*

Mais voilà une limite !

LE BARON, *désignant la glace.*

Une limite où s'arrête la beauté... elle ne saurait aller plus loin.

HÉLÈNE.

Plaît-il ?

LE BARON, *désignant la glace.*

Regardez.

HÉLÈNE.

Quoi ?

LE BARON.

Vous savez tout !

HÉLÈNE.

C'est une plaisanterie ?

LE BARON.

La chose est très-sérieuse.

HÉLÈNE.

Comment, baron ?

LE BARON.

Je vous aime !

HÉLÈNE.

En vérité ?

LE BARON.

Et je vous offre ma main !

HÉLÈNE, *souriant, après avoir réfléchi un instant.*

Eh bien ! j'accepte !

LE BARON.

Est-il possible ? (*à part.*) Je suis sauvé !

HÉLÈNE.

Mais à une condition !

LE BARON.

Laquelle ?

HÉLÈNE, *souriant.*

C'est qu'avant de nous marier, vous irez passer deux ans en Palestine !

LE BARON.

En Palestine !

HÉLÈNE.

Je ne veux même vous revoir qu'à votre retour !

## SCÈNE VII.

### LAURE, HÉLÈNE, LE BARON.

LAURE.

Cousine, venez donc voir mes papillons !

HÉLÈNE, *railleuse.*

Ainsi, baron, partez ! plus vous tarderiez, et moins notre affaire irait vite.

LE BARON, *suppliant.*

Oh !

HÉLÈNE, *faisant passer Laure entre elle et le baron.*

Laure, embrasse ton oncle, reçois ses adieux, il part pour la Palestine !

LAURE.

Pour la Palestine ? qu'est-ce que vous allez chercher dans ce pays-là ? est-ce que vous voulez vous faire pèlerin ?

LE BARON, *avec humeur.*

Pèlerin !

HÉLÈNE.

Oui, c'est un vœu ; viens, Laure, allons faire les apprêts de son départ.

LE BARON, *suppliant*.

Mais...

LAURE.

C'est donc bien décidé ?

HÉLÈNE.

Il n'en veut pas démordre !

LE BARON, *suppliant*.

Oh ! chère cousine ?

LAURE.

Mon oncle, vous aurez un bourdon, une gourde et des coquilles sur votre chapeau ?

LE BARON, *furieux*.

Laisse-moi donc tranquille avec tes coquilles !

HÉLÈNE.

Viens, Laure, viens, tu vois, il est pressé...

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille Polka d'Auvergne*.

HÉLÈNE.

On prétend que le voyage
Est utile à bien des gens,
Et qu'on en revient plus sage.
Baron, voyagez longtemps.

LAURE.

Mon cher oncle, bon voyage !
Mais ne manquez pas vraiment,
Durant ce pèlerinage,
De m'écrire bien souvent.

LE BARON, *à part*.

Je joue un sot personnage
Et l'on rit à mes dépens ;
Mais ne perdons pas courage,
On ne rira pas longtemps.

(*Laure et Hélène sortent par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, *seul*.

Décidément, Hélène s'est moquée de moi... il n'importe ! ce n'est pas là ce qui m'alarme ! bien des femmes ont commencé par rire de mon amour, et ont fini par pleurer de mon inconstance ! Il est vrai que j'étais plus jeune à l'époque où je faisais pleurer les femmes ! mais je ne suis pas d'âge encore à ne leur inspirer que l'envie de

rire... l'important, du reste, est que je me sois déclaré... Hélène est sortie en se moquant de moi, c'est vrai, mais aussi en s'en occupant, et à l'heure qu'il est, peut-être, sa pensée me met en présence du chevalier, et voici ce qu'elle doit se dire : « Drôle d'idée qu'a eue là » ce pauvre baron ! c'est égal, c'est un homme de goût, il m'a dit des » choses charmantes... Oui, mais il n'est plus de la première jeu- » nesse, tandis que le chevalier est un tout jeune homme !... Quel » dommage qu'il n'ait pas autant d'esprit que le baron ! car il a » beaucoup d'esprit, ce diable de baron ! » (*Ne faisant plus parler Hélène.*) Elle a commencé par dire : ce pauvre baron, et la voilà qui dit maintenant : ce diable de baron ! il y a progrès. (*Faisant parler Hélène.*) « « Oh ! c'est égal ! quelle différence, ajoute-t-elle ; le che- » valier est préférable, sans comparaison ; car enfin, dans une com- » pagnie où ils se trouvent tous les deux, c'est le chevalier que les » femmes regardent... oui, mais c'est le baron qu'elles écoutent... » Il conte si bien, ce charmant baron ! » (*Il récapitule.*) Ce pauvre baron, ce diable de baron, ce charmant baron ! le progrès est encore plus marqué... Allons, allons, ayons bonne espérance ; il faut seulement qu'Hélène fasse attendre le chevalier encore cinq ou six mois : si je l'obtiens, il est flambé !

## SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LE BARON.*

LE CHEVALIER.

Ah ! baron, te voilà !

LE BARON.

Eh ! mon Dieu ! quel air ému et triomphant ?

LE CHEVALIER.

Le ministre de la guerre a été très-aimable : j'ai obtenu ce que je voulais !

LE BARON.

Et que lui as-tu demandé ?

LE CHEVALIER, *montrant un papier.*

Une commission de capitaine pour notre armée du Brandebourg, en Allemagne. Tu vois, le nom est en blanc, je n'ai qu'à y mettre le mien !

LE BARON, *charmé.*

Tu vas partir pour le Brandebourg ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE BARON.

C'est une bonne idée ! les femmes allemandes sont charmantes ; je

* Le chevalier, le baron.

les ai vues, les maris débonnaires, je les connais; la bière excellente, j'en ai bu. Va, pars, cher ami, bois largement, aime facilement, combats vaillamment. (*A part.*) Et moi j'épouserai ici ta maîtresse fort agréablement.

LE CHEVALIER.

C'est que tu n'as pas idée, baron, de ce que c'est que d'aimer et d'attendre... d'espérer et de craindre toujours... ce n'est pas vivre cela; j'aime mieux aller à la guerre, et m'y faire tuer.

LE BARON.

Tu as raison, voilà, voilà ce qui s'appelle vivre.

LE CHEVALIER, *d'un air résolu.*

Je ne veux plus être traité comme un enfant!

LE BARON.

C'est indigne! et tes apprêts sont faits?

LE CHEVALIER, *de même.*

Une voiture m'attend, et je pars dans une heure, à huit heures sonnant!

LE BARON.

Voilà un gaillard résolu! Et tu venais me faire tes adieux, avant de partir pour le Brandebourg?

LE CHEVALIER.

Oui, baron!

LE BARON.

Je les reçois. Viens, cher ami, je vais te mettre en voiture, y monter avec toi, t'accompagner jusqu'à la barrière. (*A part.*) Je ne veux pas le lâcher. (*Il veut l'entraîner.*)

LE CHEVALIER.

Pardon, c'est que...

LE BARON.

Aurais-tu, par hasard, la faiblesse de prendre congé d'Hélène?

LE CHEVALIER.

Non, je ne veux pas la voir!...

LE BARON.

A la bonne heure!

LE CHEVALIER, *montrant une lettre.*

Je lui écris!

LE BARON.

Cela vaut mieux! donne ta lettre; je la lui remettrai, quand je t'aurai embarqué pour le Brandebourg.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il y a une réponse!

LE BARON.

C'est bon! je t'enverrai la réponse en Brandebourg.

LE CHEVALIER.

Il me la faut tout de suite. Tiens, lis.

LE BARON, *lisant :*

« Hélène, une trop longue attente me fait douter de votre amour, » et si vous vouliez la prolonger encore, je ne douterais plus, je se- » rais sûr de n'être pas aimé. Dans ce cas, je pars pour l'Allema- » gne où je vais me faire tuer !... » (*Parlant.*) Qu'est-ce que tu vas lui dire là, ça n'a pas le sens commun, et je dois, en ami... (*Signe de déchirer*).

LE CHEVALIER, *lui enlève la lettre.*

C'est que tu n'as pas lu la suite...

LE BARON, *à part.*

J'ai assez du commencement, et je redoute la fin.

LE CHEVALIER

Ecoute. (*Il lit.*) « Je vous envoie ma commission de capitaine : si » vous me la renvoyez, je comprendrai ce que cela veut dire, et je » pars sur-le-champ. Une voiture est à la porte. »

LE BARON, *à part.*

Je suis flambé !

LE CHEVALIER, *continuant.*

« Si, au contraire, vous la gardez, écrivez-moi et que votre lettre » soit un engagement de m'épouser la semaine prochaine. » (*Au baron.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu dis ?

LE BARON.

Je dis que je suis flambé... Non, que je suis furieux !

LE CHEVALIER.

De quoi ?

LE BARON.

De ta faiblesse ! Est-ce qu'on dit à une femme : Madame, je vais me faire tuer ? Est-ce qu'on doit se faire épouser par pitié ou par peur ?

LE CHEVALIER

Tu penses donc qu'il faut...

LE BARON.

Déchirer cette lettre, garder ta commission, et partir pour le Brandebourg. Ne sois plus un amant timide, mais un héros ! Et si tu veux conserver mon estime... va-t-en. (*Il l'entraîne.*)

LE CHEVALIER, *cédant.*

Tu crois ?

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FLORINE, *sortant de la porte du fond, à droite traverse la scène avec des objets de toilette.* LAURE, *des raquettes et des volants à la main, venant de la porte latérale de gauche.* *

LE CHEVALIER.

Oh ! non ! Je veux essayer... Florine ?

* Florine, le chevalier, le baron, Laure.

FLORINE.

M. le chevalier?

LE CHEVALIER.

Ma cousine Hélène!...

FLORINE.

Impossible de la voir, c'est l'heure de sa toilette!...

LAURE.

C'est pour ça qu'elle me renvoie!

LE BARON.

Et il faut bien deux heures pour cette toilette... Tu n'en as pas une devant toi... ainsi...

LE CHEVALIER, *donnant lettre et papier à Florine.*

Tiens, Florine, remets ceci à Hélène.

FLORINE.

Bien, monsieur le chevalier!

LE BARON, *à part.*

Je suis flambé!

LAURE.

Chevalier, une partie de volant.

LE CHEVALIER, *à part,*

J'ai bien le cœur à ça! (*à Florine.*) J'attends la réponse au jardin. (*Florine disparaît à gauche, et le chevalier sort par la porte du milieu, au fond.*)

## SCÈNE XI.

LE BARON, LAURE.

LAURE, *au baron.*

Mon oncle, voulez-vous jouer au volant, vous?

LE BARON, *avec humeur.*

Non, cela m'ennuie!

LAURE.

Je vois ce que c'est, vous vous êtes vanté; vous avez peur de ne pas allez jusqu'à mille.

LE BARON, *à part.*

Si je pouvais imaginer quelqu'expédient pour paralyser l'effet de cette lettre.

LAURE, *jouant seule, au volant, du côté de la fenêtre.*

Vous parlez tout seul, mon oncle?

LE BARON, *à part.*

Quelle idée, aussi, au chevalier, de ne pas vouloir de Laure, une enfant si jolie, si gracieuse!

LAURE, *jouant toujours.*

Qu'est-ce que vous avez donc à vous dire comme ça, mon oncle?... vous parlez du chevalier?

LE BARON.

Oui, comment le trouves-tu?

LAURE.

Ah! charmant!

LE BARON, *à part.*

Ah! voyons! (*Haut.*) Tu ne sais pas? il devait être ton mari!

LAURE, *vivement*

Lui, le chevalier, mon petit mari?

LE BARON.

Oui.

LAURE.

Quel bonheur! (*Elle jette le volant dans le jardin, par la fenêtre.*)

LE BARON.

Malheureusement, on veut te l'enlever.

LAURE.

Voilà le volant dans le jardin! Ah! on veut m'enlever...

LE BARON.

Oui.

LAURE, *courant au baron.*

Et comment faire pour le ravoir, mon volant?... mon mari?...

LE BARON.

Va trouver Hélène, pleure, et dis-lui que si on t'enlève ton mari, tu en mourras. — Cours.

LAURE.

Mon volant, d'abord.

LE BARON.

Et ton mari?

LAURE.

C'est lui qui a mon volant; il me les faut tous les deux! (*Elle va en courant au jardin par la porte du milieu, au fond.*)

## SCÈNE XII.

FLORINE, LE BARON, *puis* HÉLÈNE.

FLORINE, *une lettre à la main.*

Ah! monsieur le baron, tout est fini pour vous. Nous épouserons le chevalier, je vais lui porter la réponse au jardin, et voici votre cousine qui vous dira peut-être... (*Elle remonte.*)

LE BARON, *vivement.*

Arrête, Florine!

FLORINE, *passant à la gauche du baron.*

Du tout! voilà madame.

HÉLÈNE, *la commission à la main.*

Eh bien! Florine? *

LE BARON, *inspiré.*

Florine vient de remettre votre réponse au chevalier! (*Signe à Florine de rester.*)

HÉLÈNE, *regardant Florine*

Ah!

LE BARON, *montrant furtivement une bourse à Florine.*

Oui!

FLORINE, *vivement.*

Oui, oui, madame. —

HÉLÈNE.

Vous savez donc, baron...

LE BARON.

Hélas! oui, et je me résigne! (*Bas à Florine.*) Donne-moi cette lettre!...

HÉLÈNE, *devant la glace, s'attifant*

Vous comprenez, mon cher baron!...

FLORINE, *bas au baron.*

Si madame découvre tout, et me renvoie?...

LE BARON, *bas.*

Je te prendrai avec moi!

HÉLÈNE.

Florine?...

FLORINE, *sur le point de donner la lettre au baron, reculant.*

Madame?

HÉLÈNE.

Vous allez dire à François de reporter cette commission au ministère de la guerre. (*Au baron.*) Le nom est en blanc, un autre en profitera. (*Raillant.*) A moins que vous, baron, vous ne désiriez prendre du service...

LE BARON, *à part.*

Elle me raille. (*Haut.*) Peut-être bien; madame. Quand on a eu le malheur de manquer d'être au vôtre, on ne peut plus se mettre qu'au service du roi.

HÉLÈNE, *à part, très-flattée.*

On n'est pas plus galant. (*Haut raillant.*) Tenez, baron, et bonne chance.

LE BARON, *prenant la commission.*

Merci!

HÉLÈNE.

Florine? venez achever ma toilette! (*Florine met la lettre dans sa poche.*)

* Hélène, le baron, Florine.

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille du Torrent.*

HÉLÈNE, *railleuse.*

Le guerrier, bien souvent,
En courant après la gloire,
Venge, par une victoire,
Les défaites d'un moment.

FLORINE, *à part.*

C'en est fait maintenant
Après un pareil déboire!
Pour ma dot une victoire
Aurait mieux valu vraiment

LE BARON, *à part.*

Je pourrai maintenant,
Mon plan n'est pas illusoire,
Réparer par la victoire,
Ma défaite d'un moment.

( *Florine suit Hélène dans la pièce de gauche.* )

## SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

Ah ça, baron, qu'as-tu dit à ta nièce? Elle m'appelle son mari, elle a exigé de moi une promesse de l'épouser...

LE BARON, *cachant la commission.*

C'est une enfant!

LE CHEVALIER, *légèrement.*

Aussi, la lui ai-je faite pour m'en débarrasser, et je viens... je suis d'une impatience! Hélène fait bien attendre sa réponse...

LE BARON, *jouant la tristesse.*

Ah! chevalier, mon pauvre chevalier!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il?

LE BARON.

Si tu avais voulu me croire, tu n'en serais pas où tu es!...

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Tu désires la réponse d'Hélène?

LE CHEVALIER.

Ardemment!

LE BARON, *lui donnant la commission.*

Pauvre garçon ! la voici !

LE CHEVALIER.

Ciel !

LE BARON, *à part.*

Il est flambé !

LE CHEVALIER.

Elle me trompait donc, elle ne m'aimait pas !

LE BARON.

Une veuve, est-ce que ça peut aimer ? ça a fait son temps.

LE CHEVALIER.

C'est affreux !

LE BARON.

C'est atroce !

LE CHEVALIER.

Oh ! mais, je ne veux pas partir !

LE BARON, *effrayé.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Sans m'être vengé !

LE BARON.

Quoi ?...

LE CHEVALIER.

Je veux lui parler ; je veux lui dire, que de mon côté aussi, c'était un jeu, que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée !

LE BARON, *à part.*

Diantre ! (*Haut.*) Voyons, chevalier, calme-toi, pardonne, sois généreux, et partons pour le Brandebourg !

LE CHEVALIER.

Je te dis que je veux lui parler, lui dire que tu m'as remis de sa part cette commission, et que...

LE BARON, *à part, contrarié.*

Ah ! morbleu ! (*Haut.*) Mais, chevalier, tu n'es pas raisonnable !... quoi ? tu veux t'exposer à recevoir en face ses railleries, ses sarcasmes, ses...

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas sans m'être vengé !

LE BARON, *à part.*

Si elle allait venir ! (*haut.*) Eh bien ! soit, mais qu'est-ce qui nous empêche d'écrire ?

LE CHEVALIER.

D'écrire ?

LE BARON.

Oui, écrivons; écrivons un billet bien froid, bien sec, bien court surtout!

LE CHEVALIER.

Oh! je n'ai plus la tête à moi!

LE BARON, *le faisant passer à sa gauche, près de la table.*

Eh bien! est-ce que je ne suis pas là, un ami, un vieux roué? Assieds-toi, prends une plume. Je dicte!

LE CHEVALIER, *lui prenant les mains, et d'un ton éperdu.*

Oh! oui, pense pour moi!

LE BARON.

Oui, oui, sois tranquille, je pense (*à part*) pour moi!

LE CHEVALIER, *assis devant la table et prenant une plume.*

Merci!

LE BARON.

Il n'y a pas de quoi.

LE CHEVALIER.

J'y suis!

LE BARON, *dictant.*

« Fatigué d'attendre, persuadé que vous m'aviez joué, j'ai voulu
» vous jouer à mon tour. Voilà pourquoi je vous ai écrit, et voici
» ma réponse à votre réponse. J'en aime une autre, je pars; vous ne
» me reverrez jamais! »

LE CHEVALIER.

Oui, c'est très-bien!

LE BARON.

Tu trouves, tu es content?

LE CHEVALIER.

Je suis enchanté.

LE BARON, *à part.*

Eh bien! tu n'es pas difficile!

LE CHEVALIER, *donnant la lettre au baron et triomphant avec dépit.*

Ah! quand elle va lire!... (*il se lève.*)

LE BARON.

Oui, oh! tu seras bien vengé. (*Il remonte.*)

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais quelle idée! baron! je ne pars pas!

LE BARON, *effrayé.*

Eh?

LE CHEVALIER.

J'ai un meilleur moyen de me venger.

LE BARON.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Je reste, et devant elle, chaque jour, je fais ma cour à Laure, et dans deux ans, je l'épouse !

LE BARON.

Un instant ! un instant ! puis-je te donner Laure, quand je te sais une autre passion dans le cœur ?

LE CHEVALIER.

Mais...

LE BARON.

Il faut partir, partir de suite ; tu reviendras dans deux ans, et alors !...

LE CHEVALIER.

Tu y tiens ?

LE BARON.

Je l'exige !

LE CHEVALIER.

Allons ! je pars. (*Ils s'acheminent vers le fond.*)

## SCÈNE XIV.

LE BARON, LAURE, LE CHEVALIER.

LAURE, *arrivant vivement du fond*

Comment ! vous partez, vous aussi ? est-ce que vous allez avec mon oncle en Palestine ?

LE CHEVALIER, *étonné.*

Quoi, baron, tu vas en Palestine ?

LE BARON.

Non, c'est une plaisanterie, je n'y vais pas (*à part.*) Je t'y envoie. (*haut.*) Tiens, Laure, porte cette lettre à Hélène, de la part du chevalier. (*Au chevalier.*) Quant à toi, mon ami, pars... pars tout de suite !... (*Il passe à la droite du chevalier*)

LAURE.

Mais il reviendra ?

LE BARON, *entraînant le chevalier.*

Certainement !

LAURE.

Et quand ?

LE BARON.

A Pâques ! (*à part*) ou à la Trinité !

LAURE.

Pour nous marier ?

LE CHEVALIER.

Oui !

LAURE.

Et vous ne m'embrassez pas ?

LE BARON, *arrivé à la porte du fond avec le chevalier.*

Voyons, embrassez-vous!... et finissons. (*Laure et le chevalier s'embrassent.*)

LAURE.

Nous voilà fiancés!

LE CHEVALIER, *voyant paraître Hélène.*

Hélène! (*Il s'arrête court.*)

## SCÈNE XV.

HÉLÈNE, LAURE, LE CHEVALIER, LE BARON.

HÉLÈNE, *souriant.*

Ah! vous voilà, chevalier? vous avez reçu...

LE BARON, *bas au chevalier.*

Elle se moque de toi.

LE CHEVALIER, *avec dépit et amertume.*

Oui, madame, j'ai reçu... et je pars!...

HÉLÈNE, *stupéfaite.*

Vous me quittez?

LE CHEVALIER.

A l'instant! adieu madame.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Straus* (*Premières armes de Ribhelieu*).

HÉLÈNE, *à part.*

Quel changement
Brusque et blessant!
Mon cœur ému
Est confondu!

FLORINE, *à part.*

Quel changement
Brusque et blessant!
Son cœur ému
Est confondu!

LE BARON, *à part.*

De mon galant
Je prends le rang.
Il est battu,
Il est vaincu.

LAURE, *à part.*

Ici j'entends
Qu'en peu de temps,
Il soit rendu,
C'est convenu.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je suis content
Et triomphant!
Son cœur ému
Est confondu!

(*Le baron embrasse le chevalier qui part vivement. Le baron fait signe à Laure de remettre la lettre du chevalier. Laure la remet et s'en re-*

*tourne à la porte du fond. Pendant ce temps, Florine vient se mettre à la gauche du baron.)*

LAURE, *à Hélène.*

Une lettre de la part du chevalier...

HÉLÈNE, *ouvrant la lettre.*

Du chevalier! que signifie... grand Dieu! ah! tenez, baron, voyez, qui m'aurait dit... (*Elle lui remet la lettre.*)

LE BARON.

Pas moi!... Est-il possible?...

HÉLÈNE.

C'est indigne, n'est-ce pas?

LE BARON.

C'est-à-dire, que c'est abominable! et si j'osais...

HÉLÈNE.

Oh! les jeunes gens, les jeunes gens!

LE BARON.

Ce ne sont pas des hommes, tandis que moi... de trente-cinq à quara...

HÉLÈNE, *lui tendant la main.*

Oui, baron! vous valez cent fois mieux!

LE BARON, *lui baisant la main*

Oh!

LAURE, *redescendant la scène.*

Le voilà parti!

LE BARON, *bas à Florine.*

La lettre d'Hélène?

FLORINE, *bas et articulant bien.*

Je l'ai brûlée!

LE BARON, *bas.*

Brûlée! bien.

FLORINE, *à part, montrant la lettre.*

Pas si sotte! (*elle la remet dans sa poche.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Pendant lequel Laure redescend près de Florine. Le baron offre la main à la baronne et la reconduit chez elle, à gauche. Le rideau baisse durant l'ensemble.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

**Deux ans après le premier acte. — Jardin ; prunier au milieu contre lequel est dressée une échelle double et verte. — Petit pavillon couvert de plantes grimpantes à droite ; la porte du pavillon ouvre sur la scène et il a une fenêtre qui ouvre en face du public. — Il y a sous la fenêtre un banc sur lequel se trouve une gazette. — Bosquets fleuris, issues diverses.**

## SCÈNE I.

FLORINE, *au fond, à droite, cueille des fleurs et disparaît.* LAURE *tient un livre. Elle lit ; puis* LE BARON.

LAURE.

C'est singulier ! cette lecture qu'autrefois je trouvais si attrayante, surtout avec les commentaires du baron, aujourd'hui, elle n'a plus de charmes pour moi. Du reste, rien ne me distrait, pas même cette agréable habitation de mon oncle avec son grand parc, son beau verger et son jardin fleuri. (*Elle soupire.*) Ah ! tout cela me semble un désert. (*Elle reprend sa lecture mentale et remonte au fond.*)

LE BARON, *venant de la gauche. Il est vêtu en gentilhomme campagnard, il tient à la main un panier mignon. Il soupire d'aise et s'épanouit.*

Ah ! j'ai passé une bonne nuit ! j'ai fait des rêves, couleur de rose ! Le temps est magnifique et la journée s'annonce sous les plus heureux auspices.... mais voyons, faisons ma cueillette. (*Il monte l'échelle et suspend son panier à une branche du prunier.*) Comme la nature est belle et féconde !... (*Il montre une prune au public.*) Voyez-moi un peu ces prunes ! Avez-vous jamais vu des prunes comme ça ? Que c'est doux à l'œil, (*il la croque*) et agréable au goût ! Oh ! la campagne ! la campagne ! la solitude, le silence et la paix !

FLORINE, *à part, reparaissant et cueillant toujours des fleurs.*

La guerre va venir. (*Elle disparaît.*)

LE BARON, *sans voir.*

Eh ?... j'avais cru entendre...

LAURE, *fermant son livre.*

C'est fini !

LE BARON.

Ah ! c'est toi, Laure ? .. Tu lisais tout haut.

LAURE, *lui montrant le livre en l'élevant.*

Je lisais Lafontaine.

LE BARON, *prenant le volume.*

Auteur charmant! On n'a qu'à l'ouvrir au hasard pour y trouver une délicieuse peinture. (*Il ouvre au hasard et lit.*)

« Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois. »

(*parlant.*) Quel joli commencement! comme c'est pittoresque! ne te semble-t-il pas voir ce vieux coq sur sa branche?... Et puis à la fin une maxime, une moralité (*lisant.*)

« Car c'est double plaisir de tromper un trompeur. »

(*Il rend le livre prend le panier et descend.*) C'est amusant, n'est-ce pas?

LAURE.

Oh! moi, rien ne m'amuse.

LE BARON, *déposant le panier sur un banc, à gauche.*

Pourquoi cela?

LAURE.

C'est que je pense au chevalier.

LE BARON, *à part.*

Moi, je n'y veux pas penser.

LAURE.

Voilà déjà deux ans, savez-vous, qu'il est en Allemagne et sans donner de ses nouvelles! (*gaîment.*) mais il sait que depuis hier, j'ai seize ans et j'espère bien qu'il va m'écrire pour m'annoncer son prochain retour.

LE BARON, *à part.*

Moi, j'espère bien qu'il ne reviendra pas... (*haut*) va, ne pense plus à lui, mon enfant, on le dit marié là bas à une margrave.

LAURE, *avec confiance.*

Oh! non, c'est impossible.

LE BARON.

La gazette le dit: tiens! lis! (*Il lui désigne une gazette sur le banc de droite, puis il transporte l'échelle à gauche dans les bosquets.*)

LAURE, *de même.*

Oh! les gazettes, en général, ne savent pas ce qu'elles disent.

LE BARON.

Quelque fois cependant, par distraction...

LAURE.

« Le baron de Virefeuille... » Tiens! on parle de vous!...

LE BARON, *dans le bosquet, à peine vu.*

Non, ce n'est pas cet article.

LAURE.

C'est égal, je suis curieuse... « Le baron de Virefeuille s'est retiré » dans sa terre de Flandre... »

LE BARON, *de même.*

Je te dis que ce n'est pas ça ; plus loin.

LAURE, *continuant.*

« Où il passe sa vie sans éclat et sans bruit. Il a inventé, dit-on, plusieurs instruments d'horticulture.

LE BARON, *revenant en scène.*

Ce n'est pas ça !...

LAURE, *lisant.*

« Et il écrit un livre sur l'éducation des pruniers et sur l'art d'en» graisser les volailles.

LE BARON.

Ce n'est pas ça !...

LAURE, *lisant.*

» Il est le premier marguiller de sa paroisse et un vrai dragon de » vertu. »

LE BARON.

Ce n'est pas...

LAURE, *lisant.*

« C'est ainsi que finissent tous les roués. »

LE BARON, *lui enlevant la gazette.*

Je te dis que ce n'est pas ça ! (*à part*) heureusement encore qu'ils ne m'ont pas dit marié à une jeune et jolie femme, ça m'aurait attiré du monde. (*haut.*) Voilà l'article du chevalier : (*il lit.*) « Le cheva» lier de Charlemont, un des bons officiers de notre armée d'Allema» gne, vient, dit-on, d'épouser la vieille margrave de Brandebourg.»

LAURE.

C'est un conte. Il m'a dit, en partant, qu'il serait mon mari, il reviendra, soyez tranquille.

LE BARON, *à part.*

(*Florine paraît.*)

Ce n'est pas ça qui me tranquilliserait, au contraire. (*haut*) Ah ! c'est toi, Florine! es-tu passée chez le notaire ?...

FLORINE.

Il viendra dans la journée.

LE BARON.

Bien !

FLORINE, *une corbeille de fleurs à la main.*

Et voilà les fleurs pour madame la baronne. (*Laure la prend et arrange un bouquet, assise sur le banc.*

LE BARON.

Merci, Florine, merci.

FLORINE.

Merci, voilà tout ! M. le baron était plus généreux avant son mariage.

LE BARON, *bas, railleur.*

C'est que, depuis, je ne t'embrasse plus.

FLORINE, *à demi voix.*

C'est qu'on n'a plus besoin de moi, et qu'on ne donne rien pour conserver son trésor comme on donnait jadis pour le conquérir.

LE BARON, *haut.*

Voyons, ne te plains pas ; je vais te donner quelque chose...

FLORINE.

Ah! enfin !...

LE BARON.

Je vais te donner ton congé...

FLORINE, *avec dépit.*

M. le baron me l'a donné déjà, et sans les instances de madame la baronne et de mademoiselle, je ne serais plus ici, je m'en souviens!

LE BARON.

Voyons, ne te fâche pas... je vais te donner autre chose que ton congé...

FLORINE.

A la bonne heure!..

LE BARON, *prenant une prune dans son panier.*

Tiens! je te donne une prune.

FLORINE.

Je me moque bien de vos prunes! (*A part.*) Je sais où il y en a: (*Elle regarde l'arbre.*)

LE BARON.

Tu aimerais mieux en voler ; mais je t'ai défendu... et malgré ça, je m'aperçois quelquefois qu'il en manque.

FLORINE.

Ce sont les oiseaux !...

LAURE, *qui a fait le bouquet.*

Voilà, mon oncle, le bouquet est fait.

LE BARON, *tenant d'une main le panier aux prunes, de l'autre la corbeille où est le bouquet.*

Je vais porter tout cela à ma femme, si elle est de retour de la ville : (*Montrant la corbeille au bouquet.*) mon passé, des fleurs : (*Montrant le panier aux fruits.*) mon présent, des fruits.

FLORINE, *donnant un souci.*

Voilà un souci que vous oubliez. (*A part.*) L'avenir.

(*Le baron sort par la gauche.*)

## SCÈNE II.

### LAURE, FLORINE. *

LAURE.

Dis donc, Florine, tu ne sais pas ce que dit la *Gazette*?

FLORINE.

Quoi?...

LAURE.

Que le chevalier est marié, en Allemagne, avec une vieille margrave.

FLORINE.

Si ce n'est pas impossible, c'est bien invraisemblable... (*Finement.*) Moi, j'ai idée qu'il reviendra.

LAURE.

Tu crois?

FLORINE, *de même*,

J'en suis presque sûre.

LAURE.

C'est que s'il était marié, s'il ne revenait pas, je serais bien malheureuse!...

FLORINE.

Oui, vous me dites cela depuis six mois; j'ai eu pitié de l'état de ce pauvre petit cœur et c'est ça qui m'a décidée en partie à...

LAURE.

A quoi?

FLORINE.

Rien, non, rien! (*A part, tandis que Laure écoute comme entendant venir quelqu'un.*) Et puis, il faudra bien que M. le baron redevienne généreux.

VOIX DU CHEVALIER.

Pourriez-vous me dire?...

LAURE, *émue*.

Dis-moi, Florine, ne te semble-t-il pas entendre?

FLORINE, *remontant au fond, à droite*.

C'est le jardinier sans doute...

VOIX DU CHEVALIER.

C'est bien, merci.

LAURE.

Oh! non, non! je reconnais sa voix... (*Elle fait un mouvement. Le chevalier paraît. A part.*) C'est lui!..

* Laure, Florine.

## SCÈNE III.

LAURE, FLORINE, LE CHEVALIER, *en officier.*

LE CHEVALIER, *ne voyant que Florine.*

Ah ! Florine ! bonjour, mon enfant !..

FLORINE.

Monsieur le chevalier, votre servante... (*Elle démasque Laure.*)

LE CHEVALIER, *s'inclinant.*

Oh ! pardon, mademoiselle... Ah ! mon Dieu ! Laure ! (*Lui tendant la main.*) *

LAURE.

Vous ne m'aviez pas reconnue d'abord ?

LE CHEVALIER.

Je l'avoue... Vous étiez toute charmante quand je vous ai quittée, mais je vous trouve embellie !

LAURE, *bas à Florine.*

Il n'est pas marié avec la margrave.

FLORINE, *à part.*

Oh ! ce ne serait pas une raison !

LAURE.

Eh bien ! sans compliment, je vous trouve mieux aussi... pardon, c'est un reste de mes habitudes d'enfance.

LE CHEVALIER.

Oh ! gardez-les toujours.

LAURE.

Et la *Gazette* qui dit que vous êtes marié avec la margrave de Brandebourg.

LE CHEVALIER, *étonné.*

La margrave ?

FLORINE.

Ça n'a pas le sens commun, puisqu'il y a deux ans, M. le chevalier vous a demandé votre main.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Oui , c'est vrai.

LAURE.

Et un premier amour, ça ne s'oublie pas.

LE CHEVALIER, *pensant à une autre.*

Oh ! non, il s'empare de toutes les puissances de l'âme, il préoccupe nuit et jour ! (*A part.*) Oh ! Hélène !

LAURE, *bas à Florine.*

Comme il m'aime ! (*Haut, au chevalier.*) A cette époque, quand

* Florine, Laure, le chevalier.

vous m'avez parlé de votre amour, de notre mariage, j'étais si jeune! Je ne savais pas trop... et cependant j'éprouvais un charme secret, mystérieux à vous voir. Vous, vous étiez plus avancé, vous m'aimiez comme un jeune homme, et moi, je vous aimais comme une petite fille; mon volant vous faisait concurrence; mais aujourd'hui, mon ami, je puis vous le dire, pour vous dédommager des maux de l'absence, aujourd'hui, sitôt que je vous ai revu, j'ai senti que nous étions de pair et que je vous aime comme vous m'aimez. (*Elle lui tend la main.*)

LE CHEVALIER, *à part, ému.*

Oh! il ne faudrait pas la voir, il ne faudrait pas l'entendre trop souvent.

LAURE.

Oh! mais, mon Dieu, mon ami, vous paraissez avoir du chagrin.

LE CHEVALIER.

Oui, je suis troublé, je...

FLORINE, *à part.*

Je crois bien, il pense à une autre.

LAURE.

Vous craignez peut-être que notre mariage n'ait pas lieu? rassurez-vous; mon oncle y consentira.

LE CHEVALIER.

Ah! chère cousine, si vous saviez...

LAURE, *avec une joie expansive.*

Je sais que tout ce que j'espère arrive. Ce matin, malgré le dire de la Gazette qui vous marie avec la margrave, ce matin, malgré cela, j'espérais, je vous attendais, n'est-ce pas Florine?

FLORINE.

Oui, mademoiselle.

LAURE.

La Gazette aurait dit que vous étiez mort, je ne l'aurais pas cru, non! La foi en ceux que nous aimons est un ange qui les protége et les fait vivre. Vous avez eu foi en moi; j'ai eu foi en vous; vous saviez que je vous attendais; moi je savais que vous veniez et vous voyez: nous voilà réunis!

FLORINE, *à part.*

Bon petit cœur de femme!

LE CHEVALIER.

C'est du reste le hasard qui me vaut cette bonne fortune. Je vous croyais à Paris avec votre oncle, lorsqu'en passant à Lille, la Gazette m'apprend qu'il est ici retiré dans ses terres... j'ai hâte de lui parler.

LAURE, *bas à Florine.*

Tu comprends? il est pressé. (*Haut au chevalier.*) Justement, je l'aperçois là bas.

FLORINE.

Oui, il coupe des têtes d'artichauts.

LAURE.

Je cours lui dire... Non, je ne lui dirai pas que c'est vous, mais un étranger. Ça lui causera une surprise agréable.

FLORINE, *à part.*

De la surprise, oui : de l'agrément, non. (*Elles sortent par la gauche.*)

## SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Comme elle est bien ! que de grâces ! de fraîcheur, de beauté ! que de choses charmantes se sont épanouies en elle dans l'espace de deux ans ! Et puis, une humeur enjouée, un caractère ouvert... Ah ! le baron doit être tout glorieux de sa nièce... mais il ne vient pas, le baron, et je suis pressé... Hélène m'attend à Paris ; elle m'a écrit une lettre pleine d'agitation, de désordre, d'obscurité, mais qui par là même n'en témoigne que plus d'amour. (*Il lit la lettre qu'Hélène lui envoyait au premier acte et que Florine avait gardée.*) « Mon » ami, c'est peut-être de la faiblesse à moi et je devrais vous mettre » à une plus longue épreuve... » (*Parlant.*) Il me semble pourtant que quatre ans, c'est bien assez. (*Il continue la lecture.*) « Mais je » crains pour vous les chances funestes de la guerre et je ne me par- » donnerais pas votre mort : ne partez pas... » (*Parlant.*) Il est bien temps au bout de deux ans... Ne partez pas... voilà qui est inexplicable... à moins qu'elle n'ait su que mon régiment allait partir du Brandebourg pour une autre destination... (*Il lit.*) « Ne partez « pas, venez, je vous aime et je me rends... » (*Il baise la lettre.*) Je me rends ! voilà qui n'est pas obscur par exemple... ah ! ça... mais le baron... on ne lui a pas dit que c'est moi, voilà pourquoi il ne se presse pas... ma foi je m'en vais le joindre dans son carré d'artichauts, je l'embrasse, je me remets en route ; j'arrive à Paris, je me jette aux pieds d'Hélène et nous nous marions !

## SCÈNE V.

LE BARON, *un instrument de jardinage à la main.* LE CHEVALIER.

LE BARON, *à lui-même.*

Laure m'a dit qu'un vieillard demande à me parler...

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà, cher baron !

LE BARON, *à part tombant des nues.*

Le chevalier ! ! !

LE CHEVALIER, *lui sautant au cou.*

Ah! comme il me tardait de t'embrasser.

LE BARON, *à part.*

Pourvu encore qu'il soit marié avec la margrave de Brandebourg!

LE CHEVALIER.

Mais, mon Dieu! qu'as tu donc? mon arrivée n'a pas l'air de te faire plaisir.

LE BARON.

Au contraire elle me fait beaucoup d'effet... non, c'est Laure qui vient me dire qu'un vieillard m'attendait.

LE CHEVALIER.

Pour te causer une surprise.

LE BARON.

Eh bien! elle n'a pas manqué son coup.

LE CHEVALIER.

Je t'ai dérangé peut-être? Tu étais dans les artichauts, à ce qu'il paraît.

LE BARON, *embarrassé.*

Oui, j'aime beaucoup les artichauts... et toi?...

LE CHEVALIER, *souriant.*

Allons, la Gazette a dit vrai: te voilà devenu tout à fait patriarcal et champêtre.

LE BARON.

Oui, ma vie se partage entre mes pruniers et mes poules: Je suis toujours dans mon verger ou dans ma basse-cour; je ne suis bien que là; je ne sais plus parler d'autre chose, ce qui fait que les rares visiteurs qui s'aventurent chez moi, me trouvent très-ennuyeux, ne restent pas plus de cinq minutes et ne reviennent jamais, ce qui me rend service. (*Il lui tourne le dos.*)

LE CHEVALIER, *le rejoignant.*

Mais, je ne te trouve pas ennuyeux du tout, moi; je te trouve au contraire très-amusant; et sans avoir beaucoup de temps à te donner, j'ai plus de cinq minutes.

LE BARON, *à part.*

Que le diable t'emporte!

LE CHEVALIER.

Je veux parcourir ton potager, ta basse-cour; je veux voir tes poules: je veux manger de tes œufs.

LE BARON.

Je n'en ai pas en ce moment: toutes mes poules sont malades.

LE CHEVALIER.

Enfin je visiterai ton habitation.

LE BARON.

Tout est sens dessus dessous. Je suis en réparation: j'ai les ouvriers.

LE CHEVALIER.

Eh bien, alors, allons déjeûner; je meurs de faim!

LE BARON.

Je n'ai pas de salle à manger; Je ne mange pas...

LE CHEVALIER.

Eh?

LE BARON.

Je ne mange pas chez moi; je mange chez le curé.

LE CHEVALIER.

Eh bien! va pour le curé.

LE BARON.

Il est indisposé, il ne reçoit que moi... non, restons ici jusqu'à ton départ et parlons de toi... J'ai la moitié d'un demi-quart d'heure à te donner.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est-ce que ça signifie?

LE BARON.

Ah ça! tu as donc quitté le margraviat de Brandebourg?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE BARON.

Et la margrave?

LE CHEVALIER.

La margrave?

LE BARON.

Oui, la margrave?

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE BARON.

Elle n'est pas venue?

LE CHEVALIER, *étonnement croissant.*

La margrave?

LE BARON.

Sans doute la margrave! Elle ne t'a pas suivi?

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire?

LE BARON.

Comment! pourquoi faire? que veux-tu qu'elle dise?...

LE CHEVALIER.

Qu'elle dise? qu'elle dise de quoi?...

LE BARON.

De ton départ?

LE CHEVALIER.

Elle s'en moque bien.

LE BARON.

Ah ! chevalier, la délicatesse te fait un devoir de retourner sur tes pas.

LE CHEVALIER.

Et où veux-tu donc que j'aille ?

LE BARON.

Tu le demandes ? en Brandebourg, rejoindre la margrave, ta femme.

LE CHEVALIER, *éclatant de rire.*

Ma femme ! mais je ne suis pas marié !

LE BARON, *effrayé.*

Ah ! tu n'es pas ?...

LE CHEVALIER.

Je suis libre, et toi, qu'es-tu ?

LE BARON, *tout troublé.*

Je suis... (*A part.*) J'ai peur d'être... (*Il prend une prise de tabac pour se donner une contenance.*)

LE CHEVALIER, *vivement, et l'index vers le baron.*

Tu l'es !

LE BARON.

Qu'est-ce qui te fait penser...

LE CHEVALIER.

Cet air gauche et embarrassé... tu es marié !

LE BARON.

Eh bien ! oui, et je dois te dire...

LE CHEVALIER.

Est-elle jeune ?

LE BARON.

Non.

LE CHEVALIER.

Jolie ?

LE BARON.

Non.

LE CHEVALIER.

Aimable ?

LE BARON.

Non.

LE CHEVALIER.

Comment, vieille, laide et sotte? Ah ! baron, tu choisissais mieux tes maîtresses !

LE BARON, *philosophant comiquement.*

Oh ! qu'est-ce que c'est que la jeunesse, la beauté, l'amabilité ?

Tout cela passe et fuit comme une fleur des champs !... Tandis que la laideur, la vieillesse, la mauvaise humeur, quand on y est fait, ça ne passe pas, au contraire, ça augmente tous les jours.

LE CHEVALIER, *railleur*.

C'est très-agréable.

LE BARON.

Ce n'est pas précisément agréable; mais c'est sûr.

LE CHEVALIER.

Enfin, tu vas me présenter à la vieille baronne; dépêche-toi, je suis pressé.

LE BARON.

C'est que je m'en vais te dire : En nous mariant, ma femme et moi, pour éloigner tout sujet de jalousie, nous sommes convenus de ne recevoir chez nous que de vieilles gens, tout ce qu'il y a de plus cassé, de plus suranné, de plus édenté !... Et toi, chevalier tu as toutes tes dents.

LE CHEVALIER, *à part*.

Au fait, je n'y tiens pas. (*Haut.*) Eh bien! alors, baron, je te charge de mes compliments pour la baronne.

LE BARON, *empressé*.

Ça vaut mieux.

LE CHEVALIER.

Ma foi, oui. Il est d'ailleurs plus poli de ne pas voir du tout que de ne voir qu'en passant, et il faut que je parte, j'ai hâte d'arriver à Paris.

LE BARON, *s'en allant*.

Allons, eh bien ! adieu !

LE CHEVALIER, *en confidence et le retenant*.

Elle m'attend ! je vais la voir ! la posséder !

LE BARON.

Une maîtresse ! ah ! gaillard ! je ne te retiens pas! (*S'en allant.*)

LE CHEVALIER, *le retenant*.

Belle ! jeune ! spirituelle !

LE BARON.

Tout ça?

LE CHEVALIER.

Et parbleu !... tu la connais bien !

LE BARON.

Qui donc ?

LE CHEVALIER.

Hélène !

LE BARON, *à part*.

Ma femme !

LE CHEVALIER.

Je l'épouse.

LE BARON.

Tu l'ép...

LE CHEVALIER.

Oui, je vais à Paris, tout arranger ; tu seras mon témoin ; tu signeras mon bonheur.

LE BARON, *à part.*

Oui, compte là-dessus.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est qu'à présent je suis sûr de lui plaire. (*Touchant la poche gauche de son gilet où est la lettre d'Hélène.*) J'en ai la certitude, là...

LE BARON, *à part.*

Il me donne la chair de poule !

LE CHEVALIER.

Allons, adieu ! je pars, mes respects à la vieille baronne. (*Il s'élance au fond.*)

LE BARON.

Enfin, j'en suis débarrassé !

## SCÈNE VI.

LE BARON, LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LE CHEVALIER, *arrêté court.*

Hélène !...

LA BARONNE, *à part.*

Le chevalier !...

LE BARON, *à part.*

Ma femme !

ENSEMBLE.

AIR : *De Nargeot dans l'Amour.*

HÉLÈNE, *à part.*

Après l'injure funeste
Dont je fus l'objet, hélas !
Son audace est manifeste
De porter ici ses pas.

LE BARON, *à part.*

Ah ! l'aventure funeste
Et le cruel embarras !
Car si le chevalier reste,
Je ne l'échapperai pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'allais partir, mais je reste.
Moment pour moi plein d'appas !

**A ce bonheur je proteste**
**Que je ne m'attendais pas.**

LE CHEVALIER, *au baron.*

Dis donc, c'est elle !

LE BARON, *pourpre.*

En effet, il paraît que c'est...

LE CHEVALIER.

Vous arrivez, Hélène, en même temps que moi, chez notre ami ? C'est un coup de la Providence ! Et moi, qui allais à Paris ! (*Au baron.*) Dis donc, est-ce heureux ?...

LE BARON.

Oui, oh ! c'est très...

LA BARONNE, *sévère.*

Monsieur le chevalier, il me semble...

LE CHEVALIER.

Oh ! pardonnez à l'emportement de ma joie ! mais le baron n'est pas un étranger pour nous... et je puis devant lui... d'ailleurs, je lui ai dit... il approuve tout... il est enchanté. (*Au baron.*) N'est-ce pas ?

LE BARON.

C'est-à-dire que...

LA BARONNE, *sérieuse.*

Vous alliez à Paris, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, chère Hélène, pour...

LA BARONNE, *passant près du baron.*

Eh bien ! je ne vous retiens pas, à moins que le baron, mon mari... (*Elle désigne le baron.*)

LE CHEVALIER, *stupéfait.*

Votre mari !

LE BARON, *au comble du désarroi.*

Oui, j'avais oublié de te dire...

LA BARONNE.

Mon ami, le notaire doit venir pour le bail des ormeaux. Je vais vous attendre, ne tardez pas.

(*Elle fait une révérence dédaigneuse, et sort. Le baron, ne sachant plus où il en est, coupe à tort et à travers avec sa serpette pour se donner une contenance. Le chevalier le suit, le baron prend des détours et coupe et taille toujours.*)

## SCÈNE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Baron, tu veux échapper à une explication.

LE BARON.

Moi ! Elle est bien facile ! (*A part*) C'est entre lui et ma femme que je la crains.

LE CHEVALIER.

Facile ! dis embarrassante.

LE BARON.

Pour toi... Et puis, est-ce que je te dois une explication ?

LE CHEVALIER.

Mais...

LE BARON.

Si tu avais épousé la margrave de Brandebourg, est-ce que je serais venu te dire, moi : tu vas me donner une explication ? Et si je l'avais fait, est-ce que tu ne m'aurais pas envoyé promener ?

LE CHEVALIER.

Oh ! c'est bien différent !

LE BARON.

Je veux bien ne pas t'envoyer promener. (*A part.*) Ce n'est pas l'envie qui me manque. (*Haut.*) Je veux bien m'expliquer, mais c'est par pure politesse, c'est par amitié.

LE CHEVALIER.

Voyons !

LE BARON.

Hélène, il y a deux ans, a refusé ta main... Ta-t-elle refusé, oui ou non ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE BARON.

Je me présentai alors, elle m'accepta... voilà tout... Tu n'as aucun reproche à me faire : je suis dans mon droit, j'ai mes papiers, je suis en règle.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi ne m'avoir pas dit tout-à-l'heure quelle était ta femme ?

LE BARON.

Comment, tu ne devines pas ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Cherche. (*A part, en se promenant.*) Ça me donnera le temps de chercher ma réponse.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas me dire le motif...

LE BARON.

Quoi! tu n'as pas encore trouvé?

LE CHEVALIER.

Non

LE BARON.

Cherche.

LE CHEVALIER.

Il me semble qu'il eût été plus simple...

LE BARON, *à part.*

Voilà! (*Haut.*) De te prendre par la main, n'est-ce pas, de te conduire à ma femme qui t'avait refusé? J'aurais craint de t'humilier.

LE CHEVALIER, *à part, convaincu.*

Au fait, il a raison.

LE BARON.

Enfin, tu as vu, tout-à-l'heure, quelle figure nous faisions tous les trois; moi je me disais: voilà l'ancien amoureux de ma femme; ma femme se disait: voilà le prédécesseur de mon mari; toi, tu te disais: voilà le propriétaire de celle que j'aime; c'était très-gênant pour chacun de nous,

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est vrai.

LE BARON.

Aussi pour éviter le retour d'une pareille scène, je ne te retiens pas une minute de plus.

LE CHEVALIER.

Tu me mets à la porte?

LE BARON.

Du tout, je te mets à ton aise. Pars, mon ami, je comprends ta position! (*A part.*) Et je suis très-embarrassé de la mienne.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il faut pourtant que je la voie, que j'aie l'explication de sa lettre.

LE BARON.

C'est ton avis n'est-ce pas? tu ne dis rien; mais ça s'entend. Allons, chevalier, adieu! embrasse-moi, éloigne-toi et oublie, oublie ma femme.

LE CHEVALIER, *sans réfléchir.*

C'est bien difficile!

LE BARON.

Difficile! raison de plus pour t'en aller tout de suite; cherches-en une autre;... tiens, si tu m'en crois, marie-toi, épouse la margrave.

LE CHEVALIER, *avec humeur.*

La margrave? mais je ne la connais pas!

LE BARON

Va faire sa connaissance.

LE CHEVALIER, *avec humeur.*

Ah!

LE BARON.

Enfin, épouse quelqu'un.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oh! la bonne idée pour rester. (*Haut.*) Oui, tu as raison, il faut que je me marie.

LE BARON.

Ah! à la bonne heure! c'est dans l'ordre. Il n'y a, vois-tu bien, que les gens mariés qui soient... (*à part*) dans ma position.

LE CHEVALIER.

J'ai vu Laure et je l'ai trouvée ravissante; je vais lui faire ma cour; c'est décidé, je reste.

LE BARON, *à part, décontenancé.*

Je reste! oui, pour qu'il découvre...

LE CHEVALIER.

C'est arrangé, c'est convenu, n'est-ce pas, tu es content que je sois ton neveu?

LE BARON.

Oui, et justement Laure va partir dans quelques jours. Elle doit aller passer trois mois chez ma sœur, à Paris. Tu vas la précéder; c'est là que tu lui feras ta cour.

LE CHEVALIER, *à part.*

Diable! ce n'est pas mon compte!

LE BARON.

Tu seras parfaitement accueilli! Tu parleras, tu plairas, tu épouseras! (*A part.*) et tu me débarrasseras.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que...

LE BARON.

C'est-à-dire que c'est charmant, n'est-ce pas? Et bien! alors, pars, va-t-en. Allons, à revoir, c'est-à-dire, non, à revoir, çà ne se peut pas... adieu! chevalier, adieu, mon neveu!...

LE CHEVALIER.

Ah! ça, tu ne veux donc plus me voir du tout?

LE BARON.

Si, au contraire... Je ne voudrais pas me priver... mais plus tard, quand tu seras marié, quand tu auras des enfants, trois ou quatre.

LE CHEVALIER.

Je ne peux cependant pas...

LE BARON, *l'empêchant de parler.*

Allons, je suis bien aise de te voir raisonnable; j'étais sûr que tu serais de mon avis... (*Mouvement du chevalier.*) Non, ne me remercie pas, je n'exige pas de reconnaissance; je fais ton bonheur, ça me suffit... (*Mouvement du chevalier.*) Tu veux m'embrasser encore, pour la dernière fois? avec plaisir... C'est fait; j'ai reçu tes adieux: (*A part, en sortant.*) Que le diable t'emporte!

## SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *tout abasourdi, après un silence.*

Elle est mariée!... Alors pourquoi m'a-t-elle écrit? Ah! je comprends! Le regret de m'avoir préféré le baron et puis le souvenir de mon amour qui s'est éveillé dans son cœur... oui, oui, c'est cela... Mais pourquoi l'accueil glacé qu'elle m'a fait tout-à-l'heure? Cela est en contradiction avec sa lettre; Car enfin cette lettre est bien d'elle! (*Il relit la fin.*) « Ne partez pas, venez, je vous aime et je me rends! » Ah! Je devine!... devant son mari... Elle ne pouvait pas... Elle devait dissimuler... c'est clair!... oh! quoiqu'elle soit mariée, quoiqu'elle ne puisse plus être ma femme, je sens que je l'aime toujours, comme autrefois, et même davantage... Mais, le baron, ce pauvre baron, si bon! si généreux! si désintéressé, le tromper! le trahir... Je suis au supplice.

## SCÈNE IX.

HÉLÈNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Oh! chère Hélène, vous venez...

HÉLÈNE, *très-sérieuse.*

Je viens, monsieur le chevalier, pour...

LE CHEVALIER, *étonné.*

Monsieur le chevalier... quand nous sommes seuls?

HÉLÈNE.

Pour vous témoigner mon indignation.

LE CHEVALIER.

Votre indignation?

HÉLÈNE.

Oui, je suis indignée qu'après ce qui s'est passé, il y a deux ans, vous ayiez eu le... le courage de vous présenter ici.

LE CHEVALIER.

Mais il me semble... (*A part, regardant.*) Est-ce qu'il y a quelqu'un par là?

HÉLÈNE.

Le retour d'une tendresse insultante vous ramène peut-être près de moi.

LE CHEVALIER.

Permettez...

HÉLÈNE.

M'ayant dédaignée pour femme, espérez-vous en moi une maîtresse?

LE CHEVALIER.

Je dois...

HÉLÈNE.

Je sais que les attraits que je n'avais pas par moi-même, l'obstacle de mon mari et de votre femme me les donne peut-être à vos yeux.

LE CHEVALIER, *abasourdi*.

Plaît-il?

HÉLÈNE.

Cette pensée, si elle était la vôtre, me blesserait plus que l'outrage reçu il y a deux ans.

LE CHEVALIER.

L'outrage!... (*à part.*) Oh! il y a quelqu'un par là! (*haut.*) Mais, Hélène...

HÉLÈNE, *avec dignité*.

Je suis la baronne de Virefeuille, ne l'oubliez pas, et si vous ne partez pas à l'instant, si vous ne vous éloignez pas pour toujours, je déclare tout à mon mari et j'écris à votre femme, à la margrave.

LE CHEVALIER.

La margrave! encore! mais je ne suis pas marié, je ne suis pas du tout marié!

HÉLÈNE.

Enfin, que venez-vous faire ici, chez moi?

LE CHEVALIER, *à part*.

Oh! il y a quelqu'un par là, c'est sûr!

HÉLÈNE, *passant à la gauche du chevalier*.

Ainsi, sortez, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, je dois rêver.

HÉLÈNE.

Sortez, vous dis-je!

LE CHEVALIER.

Que je sorte?

HÉLÈNE.

A l'instant.

LE CHEVALIER.

Mais alors pourquoi m'avez-vous écrit?

HÉLÈNE.

Je vous ai écrit!

LE CHEVALIER.

En Allemagne?

HÉLÈNE.

En Allemagne !

LE CHEVALIER.

En Brandebourg ?

HÉLÈNE.

En Brandebourg !

LE CHEVALIER.

Voici votre lettre. (*Il la lui donne.*)

HÉLÈNE, *avec amertume.*

Vous l'avez gardée?

LE CHEVALIER.

Ah ! vous convenez qu'elle est de vous ?

HÉLÈNE.

Hélas! oui, quoiqu'elle me rappelle une injure; cette lettre, je vous l'ai écrite à Paris.

LE CHEVALIER.

En Brandebourg.

HÉLÈNE.

Dans mon hôtel de Courcelles.

LE CHEVALIER.

Hôtel des Trois-Pigeons.

HÉLÈNE.

Il y a deux ans.

LE CHEVALIER.

Il y a quinze jours.

HÉLÈNE, *montrant l'intérieur de la lettre.*

Voyez la date.

LE CHEVALIER, *montrant le dessus.*

Voyez le timbre.

HÉLÈNE.

Que signifie ?...

LE CHEVALIER.

Expliquons-nous : je n'ai reçu de vous, il y a deux ans, en réponse à ce que je vous écrivais, que ma commission de capitaine, que vous aviez chargé le baron de me remettre.

HÉLÈNE, *désignant la lettre.*

Du tout, voici la lettre que vous a remise Florine.

LE CHEVALIER.

Du tout.

HÉLÈNE.

Quant à la commission de capitaine, je l'avais donnée au baron, mais pour lui, s'il voulait prendre du service.

LE CHEVALIER, *éclairé.*

Hélène ! c'est une double trahison ! Florine ne m'a rien remis, et le baron m'a remis, de votre part, la commission de capitaine.

HÉLÈNE.

Il serait possible ?

LE CHEVALIER.

Oui, Hélène.

HÉLÈNE.

Mais la lettre que vous m'avez écrite, et que je croyais une réponse à celle-ci ?

LE CHEVALIER.

C'est le dépit, ou plutôt le baron, qui me l'a dictée.

HÉLÈNE, *vivement.*

Chevalier, dites-vous vrai ?

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, je vous le jure.

HÉLÈNE, *au comble du trouble déchirant la lettre en deux et la jetant.*

Oh ! partez alors ! partez plus vite !

LE CHEVALIER.

Oh ! Hélène avant de connaître la trahison du baron, j'aurais pu, j'aurais dû vous fuir... Mais maintenant je suis outré, indigné ! Hélène, mon Hélène, je vous aime, je vous adore et je tombe à vos pieds. (*Il tombe à ses pieds.*)

## SCÈNE X.

LE BARON, LE CHEVALIER, HÉLÈNE.

LE BARON, *arrivant.*

Je suis flambé ! (*il s'efface.*)

HÉLÈNE.

Oh ! chevalier n'abusez pas de mon trouble !

LE CHEVALIER.

Hélène ! il faut nous venger !

HÉLÈNE.

Relevez-vous... j'entends... on vient...

LE CHEVALIER.

Eh bien Hélène, dans un quart d'heure ce pavillon. (*Il désigne le pavillon de droite.*)

HÉLÈNE.

Fuyons !... (*Ils se sauvent, le chevalier à gauche, Hélène à droite.*)

## SCÈNE XI.

LE BARON, *stupéfait...* — *Un moment de silence.*

Heureusement ils ne vont pas du même côté! mais qu'importe? dans les dispositions où je les ai trouvés, tôt ou tard... Il est clair qu'ils savent tout: mais qui peut leur avoir appris... (*Il ramasse les fragments de la lettre.*) Que vois-je? la lettre!... et Florine qui m'avait dit... ah! la coquine!... elle ne l'avait pas brûlée?... je suis flambé! méchante créature, va!... depuis que j'ai voulu la renvoyer, cette drôlesse, forte de la protection de la baronne et de Laure, fait tout pour se venger; elle prend le contre-pied de tout ce que je dis. Je lui ai défendu de toucher à ce prunier (*Il désigne le prunier*) et il me manque beaucoup de prunes. Je lui avais permis d'en prendre à l'autre, il n'en manque pas une seule! voilà bien les femmes: Fruit défendu, fruit recherché; fruit permis, fruit dédaigné... (*enchanté*) mais à propos de fruits... quelle idée... oui, je la crois heureuse... elle m'est tombée du ciel... ou plutôt de mes prunes! Oui, oui, c'est cela: en blessant la vanité de la baronne, en lui faisant croire que je suis infidèle, elle s'occupera de moi et ne pensera plus au chevalier. L'essentiel maintenant est de bien tendre et de bien dissimuler mon piége; car, si on le devine, c'est moi qui suis pris.

## SCÈNE XII.

LAURE, LE BARON.

LAURE.

Ah! mon oncle, je vous cherchais...

LE BARON, *à part, avec humeur.*

Au moment où j'avais besoin d'être seul, de réfléchir...

LAURE.

Eh bien! avez vous vu le chevalier, la baronne? tout-à-l'heure, ils étaient ensemble. Je n'ai pas voulu les déranger, ils s'occupaient de moi sans doute! mais vous leur avez parlé; ils vous ont tout dit, ça marche, eh?...

LE BARON.

Ça marche? (*à part*) non ça cloche!

LAURE.

Vous ne repondez pas?

LE BARON.

Laissez-moi, je suis préoccupé.

LAURE.

C'est ça, toujours de votre livre sur l'art d'élever les volailles.

LE BARON.

Il s'agit bien de volailles, ma foi!

LAURE.

Est-ce que vous ne venez pas de voir ici le chevalier et la baronne ?

LE BARON, *distrait.*

Si fait.

LAURE.

Ils s'entretenaient d'une bonne affaire, eh ?

LE BARON.

D'une bonne affaire ?

LAURE.

Sans doute... que vous approuvez, à laquelle vous vous associez.

LE BARON, *en colère.*

Du tout, au contraire, je m'y oppose !

LAURE.

Vous vous opposez à l'amour du chevalier ?

LE BARON.

Certainement, je ne dois pas souffrir...

LAURE.

Qu'il m'épouse ?

LE BARON, *vivement.*

Qu'il t'épouse ? (*à part.*) Je tiens mon piége, et voilà ma complice !

LAURE.

Le chevalier n'est venu que pour ça.

LE BARON.

Eh bien ! il peut s'en retourner.

LAURE.

Quoi ! mon oncle, vous ne consentez pas à notre mariage ?

LE BARON.

Non !... ou plutôt, si, mais à une condition.

LAURE.

Oh ! j'accepte, et laquelle ?

LE BARON.

C'est que tu seconderas, sans le comprendre, un projet que j'ai formé.

LAURE.

Je veux bien.

LE BARON.

Je vais faire semblant de t'aimer.

LAURE.

Est-ce que vous ne m'aimez pas ?...

LE BARON.

Si, mon enfant, si, je t'aime.

LAURE, *continuant.*

Comme un père ?...

LE BARON.

Oui, mais je vais faire semblant de t'aimer comme un amoureux.

LAURE.

Vous?

LE BARON, *riant.*

Oui, je te ferai la cour, je t'adresserai les déclarations les plus tendres...

LAURE, *riant.*

Comme ça va être drôle !... Mais je ne comprends pas.

LE BARON.

Il ne faut pas que tu comprennes.

LAURE.

Eh bien ! je suis en règle.

LE BARON.

Quand on te demandera si je te plais, tu répondras : Oh ! oui ; quand on te demandera si le chevalier te plaît, tu répondras...

LAURE, *vivement.*

Oh ! oui.

LE BARON.

Du tout ; tu aurais l'air d'aimer tout le monde... tu répondras : Oh ! non.

LAURE, *vivement.*

Je mentirais ; il me plaît beaucoup.

LE BARON.

Puisque c'est une comédie que nous jouons !

LAURE.

Mais finira-t-elle, au moins, comme toutes les comédies, par le mariage du jeune homme et de la jeune fille ?

LE BARON.

Oui.

LAURE.

Vous m'en répondez ?

LE BARON.

C'est ta seule chance.

LAURE.

Alors, j'accepte mon rôle.

LE BARON.

Il faut le jouer de ton mieux.

LAURE.

Oui, oui... ça va être bien drôle !

LE BARON, *à part.*

Voici le chevalier qui se rend dans ce pavillon. (*Haut.*) Et, tiens, commence.

LAURE.

C'est à vous de commencer ; c'est toujours l'homme qui commence.

LE BARON.

Oui, c'est juste. (*Il tombe aux pieds de Laure.*)

## SCÈNE XIII.

### LAURE, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *arrivant en tapinois.*

Je vais attendre Hélène dans le pavi... (*Apercevant, il s'arrête.*) Ah ! (*Il reste au fond, près du pavillon.*)

LE BARON.

Oui, ma belle Laure, oui, mon cher ange.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que dit-il ?

LAURE, *riant et voulant étouffer son rire.*

Hi ! hi ! hi !

LE BARON, *bas.*

Veux-tu bien ne pas rire ! (*Haut.*) Oui, que notre amour demeure à jamais secret...

LE CHEVALIER, *à part.*

Est-il possible ?

LAURE, *riant.*

Hi ! hi ! hi !

LE BARON, *bas.*

Veux-tu bien ne pas rire ! (*Haut.*) Et, pour cela, fais toujours semblant d'aimer le chevalier, comme je fais semblant d'aimer ma femme.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est affreux !

LE BARON.

Mais on pourrait nous surprendre ; séparons-nous, et à ce soir, sous les grands tilleuls.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est abominable !

LAURE, *riant.*

Hi ! hi ! hi !

LE BARON, *bas.*

Maintenant, sauve-toi ; passe près du chevalier, en criant : Oh !

LAURE, *bas.*

Hi ! hi! hi !

LE BARON, *bas.*

Pas : Hi ! mais : Oh !

LAURE, *bas.*

Hi! hi!

LE BARON, *bas.*

Pas Hi! Oh!... ou tu ne l'épouses pas!

LAURE, *s'en allant et passant devant le chevalier.*

Oh! (*Elle met la main sur sa bouche et disparaît.*)

LE BARON, *jouant la surprise.*

Ciel! le chevalier!

## SCÈNE XIV.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Oui, le chevalier, qui n'est pas maître de son indignation, après ce qu'il vient de voir et d'entendre.

LE BARON.

Qu'as-tu vu et entendu?

LE CHEVALIER.

Tu me le demandes, quand je te surprends aux pieds de Laure, lui parlant d'amour, toi, son oncle!

LE BARON.

Moi; tu t'es trompé, tu as mal vu.

LE CHEVALIER.

Oh! non, c'est indigne; et, tiens, je ne puis plus dissimuler, je ne puis plus contenir l'expression des sentiments que tu m'inspires.

LE BARON.

Quand je t'assure...

LE CHEVALIER.

Non, rien ne peut justifier ta double déloyauté.

LE BARON.

Ma double...

LE CHEVALIER.

Je sais tout... Il y a deux ans, tu as trompé Hélène... et maintenant, tu trompes, tu abuses cette bonne Laure.

LE BARON.

Ma foi, puisque tu sais tout, je ne te cacherai rien; c'est vrai, je n'aime plus ma femme, et j'aime ma nièce; j'en perds la tête.

LE CHEVALIER.

Quelle abomination! Moi qui aimais tant Hélène, qui devais l'épouser, qui lui aurais été si fidèle!...

LE BARON.

Tu crois ça?

LE CHEVALIER, *menaçant*

Sais-tu, baron, sais-tu que si tu m'as enlevé, il y a deux ans,

celle qui était ma future, j'aurais le droit de te l'enlever à mon tour, aujourd'hui qu'elle est ta femme !

LE BARON *flegmatique*.

Eh bien ! voyons, sois calme, comme moi ; ne te fais pas de mal... Ecoute... pourvu que tu renonces à Laure, que tu me gardes le secret, je te pardonne tout à l'avance... je te reconnais toute espèce de droits ; je m'y résigne, ça m'est égal... (*à part*) Compte là-dessus !

LE CHEVALIER, *révolté*.

Quoi ! tu consentirais.

LE BARON.

Pourquoi se singulariser, pourquoi ne pas faire comme tout le monde ?.. Après tout, ce n'est qu'un mal d'opinion. Et puis, tu sais ce que dit un personnage comique : « Je vivais bien avant, je vivrai bien après. * »

(*Il fait une pirouette.*)

## SCÈNE XV.

### HÉLENE, LE BARON, LE CHEVALIER.

HÉLÈNE, *accourant*.

Ciel ! (*Elle veut reculer.*)

LE BARON, *flegmatique*.

Hélène !... Restez, baronne, vous n'êtes pas de trop. Tout est connu, tout est dévoilé ; j'avoue mes torts envers vous deux, des torts graves, impardonnables. Aussi, je n'attends pas, je ne mérite pas de pardon ; je n'ai rien à réclamer, rien à dire ; je vous laisse, et, quoi que vous décidiez tous deux, je n'aurai ni le droit ni l'envie de me venger... Ça me ferait même plutôt plaisir que peine ; ça me soulagerait d'un grand poids ; je n'aurais plus de remords ; je serais tranquille ; je dormirais en paix ; je ne vous devrais plus rien ; nous serions but à but, nous serions quittes. (*Il salue Hélène et le chevalier stupéfaits. — A part.*) Je ne les perds pas de vue.

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille, Dimanche du Sonneur.*

HÉLÈNE, *à part*.

Que veut dire ce langage !
Parle-t-il sincèrement ?
Il me persiffle, il m'outrage,
Je n'en reviens pas vraiment.

* Dans *les Trois chapeaux*, étincelante comédie de l'un des plus charmants écrivains de ce temps, M. de Longpré.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'aurais dicté le langage
Qu'il nous tient en ce moment;
Que, pour mon bonheur, je gage,
J'aurais moins bien fait vraiment.

LE BARON, *à part.*

De dépit ma femme enrage
Et me croit un inconstant.
Ce moyen est, je le gage,
Le meilleur expédient.

(*Après l'ensemble, le baron se cache dans le pavillon, et on le voit par la fenêtre ouverte qui fait face au public.*)

HÉLÈNE, *le croyant parti.*

Que veut-il dire? il raille...

LE CHEVALIER *de même.*

Du tout, il ne vous aime plus.

HÉLÈNE.

Lui! quand ce matin encore, il protestait de son amour pour moi, quand il m'a porté des fleurs?

LE BARON, *à part.*

Et des prunes aussi.

LE CHEVALIER.

Il vous trompait, car il en aime une autre.

LE BARON, *à part.*

Deux marionnettes dont je tiens les fils et que je fais jouer. (*Il fait le signe de tirer le fil.*)

HÉLÈNE.

Une autre? qui donc?

LE CHEVALIER.

Laure.

HÉLÈNE.

Impossible!

LE CHEVALIER.

Je l'ai surpris ici, avec elle, à ses pieds.

LE BARON, *tirant le fil, à part.*

Allez, chevalier.

HÉLÈNE, *dépitée.*

Alors, je comprends ce qu'il vient de nous dire : pour balancer son infidélité, il voudrait lui donner le contrepoids de la mienne; et, comme il disait, il serait tranquille, il dormirait en paix.

LE BARON, *à part.*

Je ne dormirais pas du tout!

HÉLÈNE.

Et je ne serais pas vengée?

LE CHEVALIER.

Cependant, Hélène, il nous faut une vengeance !

HÉLÈNE.

Il aime, Laure, dites-vous ?

LE CHEVALIER.

C'est une adoration ! un délire !...

HÉLÈNE.

S'il venait à la perdre ?...

LE CHEVALIER.

Oh ! il en mourrait de chagrin.

HÉLÈNE.

Chevalier, nous tenons notre vengeance !

LE CHEVALIER.

Oh ! parlez.

HÉLÈNE.

Il vous faut lui enlever Laure ; il vous faut l'épouser.

LE BARON, *à part, tirant le fil.*

Allez, allez, baronne.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA BARONNE.

C'est le seul moyen de nous venger.

LE CHEVALIER.

Oh ! non, Hélène, non, ce moyen ne suffirait pas à mon juste ressentiment.

LE BARON, *à part.*

Est-il vindicatif !

LE CHEVALIER.

Et puis, lui enlever Laure, cela dépend de moi, j'en suis sûr ; (*Mouvement de la baronne.*) car s'il l'aime, il est impossible qu'il en soit aimé. Cette vengeance est donc facile ; mais il en est une autre, et qui dépend de vous...

LE BARON, *à part.*

Ça se gâte ! appelons vite ma troisième marionnette. (*Il fait des signes à gauche avec son mouchoir, en se mettant sur la porte du pavillon.*)

LA BARONNE.

Non, chevalier, non ; il serait insensible à la perte de ma tendresse, car il ne m'aime plus : il vous l'a dit.

(*Laure arrive ; le baron lui désigne la baronne et le chevalier, et s'enferme dans le pavillon, où on le voit toujours à la fenêtre.*)

LE CHEVALIER.

Oh ! mais, cependant...

LA BARONNE.

Ah! s'il n'aimait pas Laure! ah! s'il m'aimait!...

## SCÈNE XVI.

HÉLÈNE, LE CHEVALIER, LAURE, LE BARON, *dans le pavillon.*

LAURE, *toussant pour se faire remarquer.*

Hum! hum! hum!

HÉLÈNE.

Ah! c'est vous?...

LAURE.

Pardon, ma tante, je ne vous dérange pas? je ne suis pas indiscrète?

HÉLÈNE, *allant à elle et se trouvant entre Laure et le chevalier.*

Venez, venez, mademoiselle.

LAURE, *étonnée.*

Vous, mademoiselle? quel ton sévère!

HÉLÈNE.

C'est celui qui convient, car j'ai à me plaindre de vous!

LAURE, *bas au baron.*

Ça ne commence pas comme une comédie!

LE BARON, *bas.*

Ça finira comme ça.

HÉLÈNE.

Oui, mademoiselle, il y a des choses que vous me cachez et que vous auriez dû me dire.

LAURE.

Moi, je vous ai caché...

HÉLÈNE.

Voyons, répondez à mes questions.

LAURE.

Je suis prête.

HÉLÈNE.

Le baron vous aime?

LAURE, *d'un ton sec.*

Oui, ma tante.

HÉLÈNE.

D'amour?

LAURE.

Oui, ma tante.

LE BARON, *à part, tirant le fil.*

Allez, allez, ma nièce.

LE CHEVALIER, *à Hélène.*

Vous l'entendez !

HÉLÈNE.

Et vous, Laure, vous l'aimez ?

LAURE.

Oui, ma tante.

HÉLÈNE, *stupéfaite.*

D'amour ?

LAURE.

Oui, ma tante. (*Elle rit à part.*)

HÉLÈNE, *au chevalier.*

Mais c'est épouvantable, ce qu'elle dit là !

LE CHEVALIER, *à Hélène.*

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'expression pour qualifier...

LE BARON, *à part, tirant le fil.*

Elles vont bien toutes les trois.

HÉLÈNE.

Mademoiselle, vous ne resterez pas un quart d'heure de plus ici.

LAURE.

Vous me renvoyez ?

HÉLÈNE.

A votre tante de Paris, à qui je vais écrire, pour qu'elle vous fasse enfermer dans un couvent.

LAURE.

Un couvent !

LE CHEVALIER.

Quant à moi...

HÉLÈNE.

Vous, chevalier, partez, retournez à l'armée !

LE BARON, *à part.*

Elle le renvoie en Brandebourg.

LE CHEVALIER.

Eh bien, puisque personne ne m'aime, puisque tout le monde me trahit, oui, je pars et, cette fois, je vais me faire tuer.

LAURE, *bas au baron.*

Moi enfermée, lui mort, si c'est comme ça que vous arrangez les mariages !

LE BARON, *bas.*

Oui, c'est comme ça.

LAURE, *passant entre Hélène et le chevalier.*

Oh ! puisqu'il en est ainsi, je vais tout déclarer, moi.

LE BARON, *à part.*

Eh ?

HÉLÈNE.

Et que pouvez-vous dire ?

LAURE.

Pardonnez-moi, ma tante ; pardonnez-moi, chevalier. Ce n'est pas ma faute ; c'est celle de mon oncle.

LE BARON, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

LE CHEVALIER.

Du baron ?

LAURE.

C'est lui qui m'a dit de jouer cette comédie.

HÉLÈNE.

Une comédie !

LAURE

Il m'avait assuré que c'était nécessaire pour mon mariage.

HÉLÈNE

Ainsi, le baron ne t'aime pas !

LAURE.

Si, mais comme un père. Vous, ma tante, c'est différent ; il vous aime de tout son cœur. Il est même jaloux, je crois.

LE BARON, *à part.*

Patatra !

HÉLÈNE.

Ah ! il est jaloux ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon !

LAURE, *brusquement.*

Et tenez, il est là, derrière la fenêtre ; il nous écoute.

LE BARON, *à part.*

Je suis flambé ! (*Il retire vivement la persienne.*)

LA BARONNE, *d'un air caressant.*

Cette bonne Laure, nous qui l'avions grondée, soupçonnée.

LE CHEVALIER, *de même.*

Nous l'avions méconnue, cette chère Laure.

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille du torrent.*

HÉLÈNE.

Ah ! combien nous avions tort ;
Mais ton désaveu m'enchante.
Maintenant, je suis contente,
Et nous voilà tous d'accord.

LE CHEVALIER.

Ah ! combien nous avions tort ;
Mais ce désaveu m'enchante,

Oui, mon âme est très-contente,
Et nous voilà tous d'accord.

LAURE.

Ah ! combien vous aviez tort
De me croire une inconstante;
Maintenant, je suis contente,
Car nous voilà tous d'accord.

LE BARON, *sur la porte du pavillon.*

Maintenant qu'ils sont d'accord,
Ma ruse est insuffisante;
Mais affrontons la tourmente,
Et confions-nous au sort.

## SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, HÉLÈNE, LAURE, LE BARON, FLORINE.

FLORINE, *en entrant et de loin.*

Le notaire de madame la baronne vient d'arriver.

HÉLÈNE.

C'est bien.

LE BARON, *à part, sorti du pavillon.*

Allons, faisons bonne contenance.

LAURE.

Ah ! mon oncle, venez, venez donc. Votre moyen ne valait rien; mais j'ai tout arrangé. Mon mariage aura lieu. Vous le voyez : le chevalier est enchanté, et ma tante est aux anges.

LE BARON, *à part voyant sourire le chevalier et Hélène.*

Et moi, je suis à tous les diables.

LAURE.

Et, pour cela, je n'ai eu qu'à dire tout simplement la vérité.

LE BARON.

La joie du chevalier, je la comprends, puisqu'il t'aime, qu'il te la dit, ici, ce matin, en arrivant... et en présence de Florine.

LE CHEVALIER, *à part.*

Aïe, aïe, aïe !

LA BARONNE, *étonnement croissant.*

Ah ! vous avez eu une entrevue avec Laure, et Florine y était? (*Elle regarde le chevalier.*)

LE BARON, *bas à Florine, rapidement.*

Dis comme moi, cinquante louis; sinon, ton congé sans un certificat de bonne vie et mœurs

FLORINE, *vivement.*

Oui, madame la baronne, j'y étais.

LE BARON, *à Laure.*

Et, au fait, puisque tu as commencé à dire la vérité, continue, me

nièce, raconte à la baronne cette scène attendrissante ; dis-lui les naïfs épanchements de deux cœurs honnêtes, qui s'y livrent avec d'autant plus de confiance que leur but est légitime et que le devoir n'en souffre pas.

LAURE.

Ah ! oui, ma tante, si vous aviez vu l'ivresse et le ravissement du chevalier de me retrouver plus grande et plus jolie !

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est vrai pourtant.

LA BARONNE, *regardant le chevalier.*

Ah ! on ne m'avait pas dit...

LE BARON.

C'était si émouvant, que Florine elle-même, à ce qu'il paraît, en a versé des larmes. (*Bas à Florine.*) Parle donc, gagne ton argent, c oqui ne

FLORINE, *vivement*

Oui, madame la baronne, c'était vraiment touchant.

LA BARONNE, *à part, regardant le chevalier..*

Je comprends alors : une vengeance sans amour !

LE BARON.

Ainsi donc, je le sais, l'obstacle à votre mariage ne vient pas du chevalier.

LAURE.

De qui donc?

LE BARON, *passant près de la baronne.*

De ta tante.

LAURE.

Eh ! quoi, ma tante...

LE BARON.

Oui, pour me contrarier, pour me punir...

LAURE.

Et de quoi ?

LE BARON.

De ce que, il y a deux ans...

LA BARONNE, *bas.*

Ah ! baron, devant cette enfant...

LE BARON.

Je veux, je dois tout dire. De ce que, il y a deux ans... tu sais, lorsque je devais partir pour la Palestine?

LAURE.

Oui, oui, je m'en souviens.

LE BARON.

Eh bien, à cette époque, j'aimais ta tante, avec une vivacité de sentiment... comme aujourd'hui... Et, tiens, regarde-la : n'est-elle pas digne qu'on l'aime ?

LAURE.

Oh! oui.

LE BARON.

Qu'on fasse des folies pour elle?

LAURE.

Certainement.

LE BARON.

Eh bien, j'en fis une alors. J'avais un rival qui...

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Ah! baron...

LA BARONNE, *au baron.*

Je vous en prie...

LE BARON.

Un étranger, un jeune diplomate qui m'offusquait, qui me gênait beaucoup. (*La baronne sourit et le chevalier est soulagé*).

LAURE.

Eh bien, que fîtes-vous?

LE BARON.

Je fis si bien que je l'envoyai, à ma place, en Palestine.

LE CHEVALIER, *étourdiment.*

C'est-à-dire, en Brand... (*Il s'arrête tout court*).

LA BARONNE, *éclatant de rire en voyant l'embarras du chevalier.*

Ah! ah! ah!

LAURE, *riant.*

Ah! ah! ah!

FLORINE, *riant.*

Ah! ah! ah!

LE CHEVALIER, *riant jaune.*

Ah! ah! ah!

LAURE.

Mais c'est charmant! c'est un bon tour! n'est-ce pas, chevalier?

LE CHEVALIER, *très-embarrassé.*

Moi, je... (*Nouveaux éclats de rire de tous.*)

LAURE.

Eh! quoi, ma tante, vous en voulez à mon oncle de ce qu'il vous a prouvé l'excès de son amour?

LA BARONNE, *à part.*

Elle a raison. (*Haut, et avec une grande cordialité.*) Non, au conraire, et tout-à-l'heure, la crainte d'avoir perdu son affection m'a révélé toute la puissance de la mienne, et il m'eût été cruel de penser que les deux plus riantes années de ma vie n'auraient pas une suite. (*Elle lui tend la main*).

LE BARON.

Elles en auront une, chère baronne, et très-longue, s'il plaît à Dieu. (*Il lui baise la main*).

LAURE.

Ainsi, ma tante, vous consentez...

LA BARONNE.

A tout.

LE BARON, *souriant*.

Eh bien, ma nièce, ça ne finit-il pas, ainsi que je te l'avais dit, par le mariage du jeune homme et de la jeune fille?

LAURE.

Oui, mon oncle, c'est vrai, ça se termine comme une comédie.

LE BARON.

Oui, comme une vraie comédie. (*A part.*) Où j'ai failli jouer le rôle de Georges-Dandin.

ENSEMBLE.

AIR : *Fille terrible*.

TOUS.

Nous voilà tous heureux,
Et bien joyeux.
L'amour comble nos } vœux
leurs }
Le bonheur et la paix
Vont désormais
Ne nous quitter jamais.

LE BARON, *au public*.

Mais dans cette affaire,
Le juge sévère,
Auquel il faut plaire,
N'a pas décidé.
S'il nous encourage,
Et de son suffrage
S'il donne le gage
Par nous demandé...

(*Signe d'applaudir.*)

REPRISE.

TOUS.

Nous voilà, etc.

FIN.

Poissy. — Impr. de G. OLIVIER.

# OEUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

**FORMAT DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER**

**à 2 francs le volume.**

---

On a dit que chaque jour amenait son pain : ce qui est vrai pour le corps est donc vrai pour l'esprit; car ne semble-t-il pas que chaque époque amène aussi pour les imaginations la pâture dont elles ont besoin ? On serait tenté de croire qu'il ne naît pas d'individualités littéraires, mais qu'elles se transforment selon les goûts du milieu où le temps les jette; et, il faut bien le reconnaître, rien de changeant comme les appétits ; ce n'est pas assez pour les apprécier de tenir compte des climats et des siècles, si l'on veut noter même les grands changements, il faut rapprocher les échelons. Nous avons des contemporains qui ont vu sous la monarchie demander partout le musc et l'ambre ; sous la révolution, les plus vigoureuses épices titillaient à peine des palais enflammés; sous l'Empire, sous la Restauration, nouveaux goûts, nouvelles œuvres. Sans rien oser juger, disons qu'au moment où nous sommes, il est né des besoins non encore éprouvés. Sans cesse agités par la vie fiévreuse que nous font les affaires où tout le monde se jette, entraînés par cette nouvelle loi générale, impitoyable, la loi d'*aller vite*, nous avons le désir de trouver dans ce que nous lisons un délassement agréable, une série animée d'émotions qui nous enlèvent pour quelques instants à la réalité, une vivacité spirituelle qui nous fasse oublier au moins une soirée les hommes sérieux. On veut lire comme on va au spectacle, pour vivre quelques heures de la vie d'un autre personnage, pour se passionner sans fatigue, et trouver l'esprit que le monde ne nous donne plus, surtout depuis que le cigare dispense de parler. Il faudrait donc proclamer que M. Alexandre

Dumas est né bien à propos, si ceux qui le connaissent ne savaient qu'au lieu de rendre grâce au hasard qui l'aurait ainsi fait, il faut remercier l'admirable protéisme de l'homme de talent qui semble nous avoir dit : « Soyez capricieux à votre aise, que votre goût blasé varie ses exigences, je vous suivrai partout, vous me retrouverez sans cesse et sous toutes les formes. » Le théâtre qui, pour un autre auteur, eût été une existence complète, n'a été pour Alexandre Dumas qu'un prélude.

Ces œuvres, populaires par la renommée, vont le devenir par le format et par le prix. Le règne des feuilletons cousus en volume par la ménagère est passé ; toute modeste maison aura un rayon pour les œuvres qu'elle aura choisie ; le château aura un corps de bibliothèque ; car Dumas est jeune, Dumas se porte à merveille, et son esprit, que féconde sans cesse l'imprévu, est chaque année gros de quarante volumes. Aussi ceux qui ne l'aiment pas l'admirent. Mais tout le monde l'aime.

---



---

POISSY. — Imprimerie de G. Olivier et Cie.

# DERNIÈRES PIÈCES PARUES

| | | |
|---|---|---|
| abagas | 2 | » |
| n Entr'acte de Rabagas. | 1 | » |
| es Griffes du Diable | » | 50 |
| a Timbale d'argent | 2 | » |
| 'Hirondelle | 1 | » |
| a Tribune mécanique | 1 | » |
| jamileh | 1 | » |
| yrannies du Colonel | 2 | » |
| e Presbytère | 1 | 50 |
| larcel | 1 | 50 |
| a Princesse Jaune | 1 | » |
| 'Invalide | 1 | » |
| 'ue-la! | 1 | » |
| le la tue pas! | 1 | » |
| es Vieilles Filles | 2 | » |
| a Dame d'en face | 1 | 50 |
| e Réveillon | 2 | » |
| a Crémaillère | 1 | 50 |
| 'apignol candidat | 2 | » |
| Ine Heure en gare | 1 | 50 |
| Chacun son bien | 1 | » |
| 'ierre Maubert | 1 | » |
| 'atrie, *in-4°* | 1 | » |
| e Tour du Cadran | 2 | » |
| a Salamandre | 2 | » |
| 'Ami des Bêtes | 1 | » |
| lemords de Pinchinat | 1 | » |
| es Marionnettes de Justin | 1 | 50 |
| e Centenaire | 2 | » |
| a Gueule du Loup | 2 | » |
| . H. | 1 | 50 |
| lélène | 4 | » |
| es Trois Amants | 2 | » |
| e Fantôme rose | 1 | 50 |
| es 2 Reines de France | 2 | » |
| es Sonnettes | 1 | 50 |
| a Clé de ma caisse | 1 | » |
| a Revue n'est pas au Coin du Quai | 1 | 50 |
| Mon Mari me l'a permis | 1 | 50 |
| Madame Turlupin | 1 | » |
| a Vie brûlée | 1 | » |
| Gilbert | 2 | » |
| Ennemis de la Maison | 2 | » |
| a Cocotte aux œufs d'or | » | 50 |
| Jn M. en habit noir | 1 | 50 |
| Coupe du Roi de Thulé | 1 | » |
| a Barbe d'un Marié | 1 | » |
| a Femme de Claude | 4 | » |
| Plutus | 2 | » |
| e Chien des Cuirassiers | 1 | » |
| a Mariée de la rue Saint-Denis | » | 50 |
| Campaspe | 1 | » |
| 'Acrobate | 1 | 50 |
| Ma Cousine | 1 | 50 |
| a Guzla de l'émir | 1 | » |
| e Roi Candaule | 1 | 50 |
| e Roi l'a dit | 2 | » |
| a Reine Cotillon | » | 50 |
| Monsieur mon fils | » | 50 |
| es Croqueuses de pommes | » | 50 |
| a Veuve du Malabar | 2 | » |
| e Grelot | 1 | 50 |
| e Trône d'Ecosse | 2 | » |
| 'Absent | 1 | 50 |

| | | |
|---|---|---|
| Tabarin ou les Parades du Pont-Neuf | 2 | » |
| Le Sacrilége | » | 50 |
| Un Monsieur qui attend des Témoins | 1 | 50 |
| Panazol | 1 | 50 |
| Dianah | 1 | 50 |
| Le Vertige | 1 | 50 |
| Ma Collection | 1 | » |
| Mme Angot et ses demoiselles | 1 | » |
| L'Eté de la Saint-Martin | 1 | 50 |
| Chez l'Avocat | 1 | 50 |
| Nos Enfants | » | 50 |
| La famille des Gueux | » | 50 |
| Le Baptême du petit Oscar | 2 | » |
| A cache-cache | 1 | » |
| Toto chez Tata | 1 | 50 |
| Potage à la bisque | 1 | » |
| Les Papillons jaunes | 1 | » |
| Incendies de Massoulard | 1 | 50 |
| La Sœur de Cacolet | 1 | » |
| La Charmeuse | » | 50 |
| Le Comte de Saulles | » | 50 |
| Cendrillon | 2 | » |
| Le Farfadet | 1 | 50 |
| La Chambre bleue | 1 | 50 |
| Jeanne d'Arc | 2 | » |
| Une heure d'oubli | 1 | » |
| La Quenouille de verre | 2 | » |
| Les trois Souhaits | 1 | » |
| Le Docteur Bourguibus | 1 | 50 |
| Les Nièces de Flambardin | 1 | » |
| Le Chef de division | 2 | » |
| Libres! | 2 | » |
| Jean de Thommeray | 2 | » |
| Monsieur Victor | 1 | » |
| Une Dent sous Louis XV | 1 | » |
| La Leçon de duel | 1 | » |
| On demande des Culottières | 1 | 50 |
| La petite Marquise | 2 | » |
| Canaille et Cie | » | 50 |
| Orphée aux Enfers | 2 | » |
| Les suites d'un premier lit | » | 50 |
| Epernay 20 minutes d'arrêt | » | 50 |
| Un Garçon de chez Véry | » | 50 |
| Les Blancs et les Bleus | » | 50 |
| La Jeunesse de Louis XIV | 2 | » |
| Monsieur Alphonse | 4 | » |
| Le Sphinx | 4 | » |
| Le Cadeau du beau-père | 1 | 50 |
| Le Homard | 1 | 50 |
| Le Bouton perdu | 1 | » |
| Le Mouton enragé | 1 | » |
| Le Joueur | » | 60 |
| Sous un Bec de gaz | » | 50 |
| Les Bibelots du Diable | » | 50 |
| La Veuve au Camélia | » | 50 |
| La Mi-Carême | 1 | 50 |
| Le Légataire universel | » | 60 |
| Les Parisiennes | 2 | » |
| Le Cousin Pons | 2 | » |
| Dieu merci le couvert est mis | 1 | 50 |
| Le Distrait | » | 60 |

| |
|---|
| Les Folies amoureuses |
| L'Ami des femmes |
| Gille et Gillotin |
| Le Retour imprévu |
| 100 000 fr. et ma fille |
| Le Lait d'Anesse |
| Gentil-Bernard |
| La Belle Paule |
| La Périchole |
| Une Femme qui ment |
| La Dame au Passe-Partou |
| Le Chevalier Baptiste |
| La Dragonne |
| Les Deux Veuves |
| L'Esclave |
| Le Pied de Mouton |
| Le Punch Grassot |
| La Chute |
| Le Théâtre moral |
| Les Ecoliers d'amour |
| La Joie de la maison |
| Le Médaillon de Colombin |
| L'Officier de fortune |
| Le Vignoble de Mme Pichois |
| L'Ingénue |
| Gilberte |
| Le Demi-Monde |
| Tragaldabas |
| Entre Deux Trains |
| Les Parias |
| Mireille |
| Le Mariage aux Lanternes |
| Berthe d'Estrées |
| La Perle du Brésil |
| Un Service à Blanchard |
| Les Huguenots à Amboise |
| Une Fille d'Eve |
| Deux Femmes |
| La Mort de Nostradamus |
| La Chasse aux corbeaux |
| Les Chapeaux |
| Manon Lescaut |
| La Douairière de Brionne |
| Un Beau Dévouement |
| Une Chance de coquin |
| La Veuve |
| Madame l'Archiduc |
| Prés St-Gervais, *opérette* |
| La Boule |
| La Haine |
| L'Oncle Sam |
| Andréa |
| Les Merveilleuses |
| Le Magot |
| Un Drame sous Philippe II |
| Diviser pour régner |
| Mademoiselle Duparc |
| Tabarin |
| Auguste Manetts |
| La Mère Gigogne |
| Le Troisième Larron |
| Monsieur Margerie |
| Geneviève de Brabant, *op. féerie* |
| Carmen |

Boulogne (Seine). — Imp. Jules BOYER.